
10



[...]RIE FRANÇAISE

FINISTÈRE

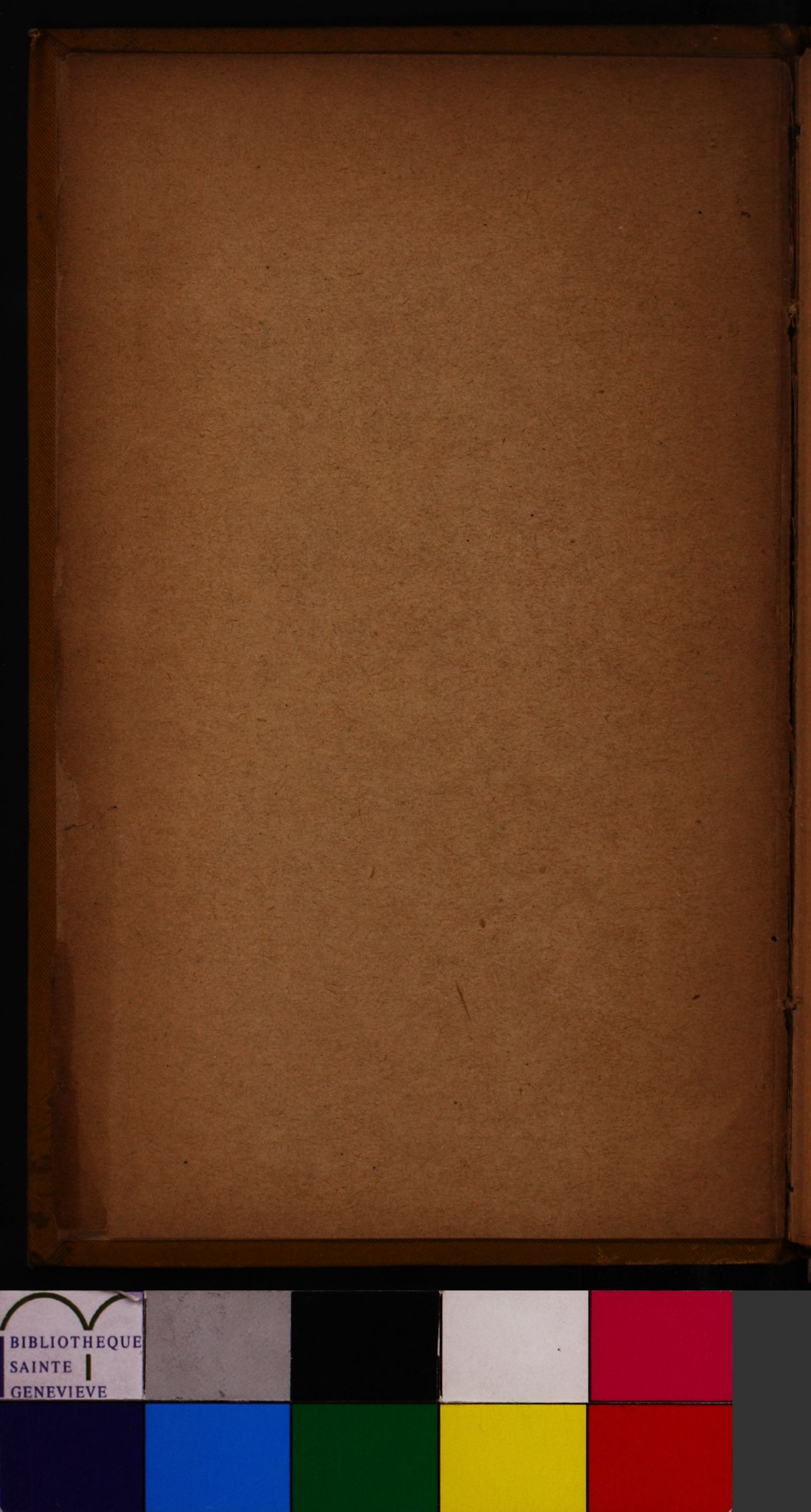
PAR

JULES MICHEL

PARIS

CUREL, GOUGIS & Cie


BIBLIOTHEQUE SAINTE-GENEVIEVE
D
910 01025020 4


BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

FINISTÈRE

Galerie Française

Ouvrage honoré d'une souscription du Ministre de l'Instruction publique

PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION DE :

Recteurs, Inspecteurs généraux de l'Université, Inspecteurs d'Académie, Inspecteurs primaires, Doyens de Faculté des lettres, Professeurs agrégés des lycées et collèges, Publicistes, etc., etc.

Mettre dans les mains de nos écoliers français un livre de lecture qui fasse revivre à leurs yeux et grave dans leur esprit, le passé historique de la terre natale, avec son cortège d'illustrations et de célébrités, tel est le but de la « Galerie Française ».

Divisée en quatre-vingt-six volumes — un par département — cette Galerie est, au premier chef, une œuvre de patriotisme et constitue un précieux instrument d'éducation civique : elle élargit heureusement, dans le sens local, jusqu'à ce jour un peu négligé, le champ des connaissances historiques de l'écolier; elle impose à l'esprit de ce dernier le souvenir des gloires ou des mérites d'hommes qui sont nés du même sol que lui et ont immortalise ce berceau commun, et, réchauffant par là son culte pour la terre de la Patrie, elle exploite noblement, pour la plus pure édification de la Jeunesse, le grand héritage de nos pères, si riche en glorieux exemples, si prodigue de fières leçons.

La rédaction des quatre-vingt-six livres qui composent la « Galerie Française » a été demandée aux plumes les plus autorisées; il suffira de citer quelques noms : MM. Régis Artaud, inspecteur d'Académie; Compayré, recteur de l'Académie de Poitiers; Causeret, inspecteur d'Académie, docteur ès lettres; Chanal, inspecteur d'Académie; Delaage, professeur à la Faculté de Montpellier; Adrien Dupuy, professeur agrégé au lycée Lakanal; A. Durand, secrétaire de l'Académie de Paris; Duplan, inspecteur général de l'Université; E. des Essarts, doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand; Flourens, ancien ministre des Affaires étrangères; Guillon, agrégé d'histoire, docteur ès lettres; Martel, inspecteur général de l'Université; Métivier, inspecteur général honoraire; Fleury-Ravarin, conseiller d'État; Riquet, professeur à l'École alsacienne; A. Theuriet, lauréat de l'Académie francaise; Sevin-Desplaces, conservateur à la Bibliothèque Nationale; F. Delmel, député, ministre plénipotentiaire; Léo Claretie; H. Soinoury; Brunel, directeur de l'Enseignement primaire du Nord; L. Mainard, professeur au collège Chaptal.

Chacun des livres de la « Galerie Française forme un in-18 jésus, tiré sur beau papier, illustré de portraits gravés sur bois et cartonné avec titre spécial.

Prix du volume : 1 fr. 20.

GALERIE FRANÇAISE

FINISTÈRE

PAR

JULES MICHEL

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ CELTIQUE

Nostra nos Patria delectat
(CICÉRON).



PARIS
CUREL, GOUGIS & Cie
ÉDITEURS
3 et 5, Place de Valois

FINISTÈRE

(CHEF-LIEU : **Quimper**)

Le département a une superficie territoriale de 671,796 hectares, divisée en 5 arrondissements, 43 cantons, 291 communes. Sa population est de 727,012 habitants.

Commerce et Industrie. — Les principaux produits pour l'exportation sont : les céréales, le miel, la cire, le suif, le beurre, l'huile de lin, l'huile de poisson, les bestiaux ; il se fait un commerce assez important de vins, d'eaux-de-vie, de papier, de toiles. Il y a de nombreuses huileries, corderies, tanneries et poteries. La construction des navires, la fabrication des objets qui concourent à leur armement ou à leur équipement, sont, après la pêche, les industries qui emploient le plus de bras.

Armée, Justice, Cultes. — Le Finistère est compris dans la région du 11e corps d'armée, dont le quartier général est à Nantes. Cour d'appel à Rennes. Évêché de Quimper, suffragant de Rennes. Consistoire du culte protestant à Brest.

Instruction publique. — Académie de Rennes. Enseignement secondaire : Lycées de garçons à Brest, à Quimper ; Lycée de jeunes filles à Brest ; Collèges communaux à Lesneven, à Morlaix, à Saint-Pol-de-Léon ; cours secondaires de jeunes filles à Morlaix. Enseignement primaire : Écoles normales d'instituteurs et d'institutrices à Quimper ; Écoles primaires supérieures, garçons : Concarneau, Douarnenez, Quimperlé ; filles, à Quimperlé. Cours complémentaires de garçons à Brest et à Pont-L'Abbé. Il y a 856 écoles primaires, dont 702 écoles publiques (327 de garçons, 318 de filles, 57 mixtes) et 43 écoles maternelles recevant 88,131 enfants de 6 à 13 ans. Il existe 282 bibliothèques scolaires, 226 caisses d'épargne scolaire et 84 caisses des écoles. Sous le rapport de l'instruction des conscrits, le Finistère occupe le 61e rang (91,3 sur 100 savent lire).

I. — LE PAYS ET LES GENS

Le département de la *Fin des terres,* créé en 1790, par l'Assemblée constituante, sur le rapport de Bureaux de Pusy, forme, comme l'indique son nom, la pointe occidentale de l'ancienne province de Bretagne. C'est là que s'est perpétuée l'originalité de la Gaule celtique, à l'extrémité de cette antique péninsule armoricaine, dernière limite des conquêtes de César.

Ar-Mor, la mer; *Ar-Mor-Ik,* les fils de la mer. *Ar-Mor,* tel fut le premier nom de la presqu'île qui ne s'appela Bretagne que plus tard, aux ve et vi^e siècles, lorsque des migrations galloises, chassées de la grande île de *Bryden,* vinrent y chercher asile contre les premières invasions saxonnes.

De l'archipel des Glénans et de l'embouchure de l'Ellé, dans l'Atlantique, partie Sud du département, jusqu'au Nord, au château du Taureau et aux rivages de la Manche, nulle partie de la France n'offre des côtes plus pittoresques, des estuaires plus nombreux ni des déchirures plus profondes et plus accidentées.

Sans compter la terrible pointe de Pen Marc'h et l'inhospitalière baie d'Audierne, quelle évocation plus redoutable que celle de ce légendaire passage du Raz, entre l'île de Sein et la baie des Trépassés, défilé infernal et séjour perpétuel de la tempête où le marin breton ne pénètre point sans faire cette suprême prière :

> Va Doué! va sicourel da trémen ar Raz,
> Rac va lestr a zo bian, hac ar Mor a zo braz (1).

(1) Mon Dieu, secourez-moi dans le passage du Raz, car mon navire est si petit et la mer est si grande (Dialecte de Cornouaille).

Entre l'île de Sein et Ouessant (*Enez Heussa*, île de la Terreur) quelle plus majestueuse ouverture que cet immense passage de l'Iroise, limité par la Chaussée de Sein et la Chaussée des Pierres-Noires et qui est comme la voie d'accès de la baie de Douarnenez et de la rade de Brest : Brest, l'orgueil et l'activité militaire du département, la pensée de Richelieu et l'œuvre de Colbert, le grand arsenal maritime de la France depuis Louis XIV !

Toute cette partie des rivages du Finistère constitue la côte de Cornouaille, nom échu à l'ancien pays de Quimper, Châteaulin et Quimperlé, non pas d'après une étymologie fantaisiste *(Cornu Galliæ?)*, mais en souvenir de la première migration galloise venue de la presqu'île britannique de Cornouailles, et à la tête de laquelle était l'évêque Corentin. Les descendants de cette migration, encore restés presque autochtones, parlent le dialecte breton dit de Cornouaille.

Au nord de la rade de Brest, depuis le cap Saint-Mathieu, jusqu'à l'île de Batz et à l'embouchure de la rivière de Morlaix, dans la Manche, se trouvent les limites de l'ancien comté de Léon. Ancien campement d'une légion romaine, *pagus legionensis*, ce pays vit cette dénomination déformée par les clercs du moyen âge en celle de *leonensis*, origine du nom de l'évêché de Léon.

Là nous retrouvons les traces d'une autre migration du VIe siècle, et dont l'apôtre et le chef fut Pol, premier comte et évêque de Léon. Le dialecte de Léon passe pour le plus pur des quatre dialectes armoricains.

Toute cette région est la terre granitique par excellence, depuis l'abbaye de Saint-Mathieu, située au cap

de *Fine-terre* (1) jusqu'à Roscoff. Aussi les souvenirs de l'époque druidique y abondent-ils sous la forme de monuments mégalithiques : *menhirs, peulvens* et *dolmens* de toutes sortes. C'est, du reste, des carrières de l'Aber-Ildut, près du Conquet, qu'a été extrait le beau soubassement en granit de l'obélisque de Louqsor.

La rive droite de la rivière de Morlaix appartient à l'ancien pays ou évêché de Tréguier, troisième division de la Basse-Bretagne, dont la plus grande partie a été enclavée dans le département des Côtes-du-Nord et qui offre aussi, tant par son dialecte particulier (le *trécorran*) que par ses traditions, les vestiges d'une autre migration galloise.

L'on ne peut prétendre décrire dans un cadre aussi restreint les 700 kilomètres de côtes du Finistère formés d'une foule d'anses, de baies, de rivières et de déchirures profondes, visitées et baignées deux fois par jour par le flot et par le jusant. Il est à peine besoin d'insister sur la prédominance de l'élément maritime dans ce département, si beau dans ses contours, mais dont l'ossature principale, formée des montagnes d'Arrée (2) au Nord et des Montagnes Noires, au Sud, ne laisse pas d'offrir aussi quelques aspects grandioses.

Ces deux chaînes, presque parallèles, occupent l'axe de la presqu'île du Finistère, et ne sont à proprement parler que de hautes et arides collines. L'une et l'autre sont une vaste charpente composée presque exclusivement de granits et de schistes, amoncellement de pierres décharnées, nudité presque absolue, lugubre

(1) En breton : Loc-Mazé, pen-ar-bed, mot à mot : loge-Mathieu, fin de la terre.

(2) Les montagnes d'Arrée, *Menez Are*, portent aussi en breton le nom de *Kein Breiz*, dos de la Bretagne.

monotonie, région couverte de landes stériles ou de rochers décomposés par le temps, où il ne croît qu'une herbe courte et chétive, incapable de suffire à la nourriture du troupeau affamé qui les parcourt. Mais aux flancs de ces collines sont creusés tout un réseau de poétiques vallons où coule une eau vive; il en descend mille ruisseaux qui se précipitent en cascades et ne tardent pas à former de rapides rivières. Ces deux chaînes poussent des ramifications sans fin dans tout le centre du Finistère; les collines alternent avec les plateaux boisés ou avec les landes couvertes d'ajoncs ou de genêts; les vallées y sont nombreuses et profondes, mais les grandes plaines basses y sont rares. La richesse forestière du département s'étend sur plus de 3,000 hectares, et ses deux principales forêts sont celles de Carnoët et de Landerneau.

Telle est

La terre de granit, recouverte de chênes!

que Brizeux a chantée et dont il a révélé les charmes à la France et à l'étranger.

Au point de vue de la densité de la population, le Finistère est le septième département de la France. Il renferme plus de 110 habitants par kilomètre carré. La langue bretonne, idiome dur et sobre, mais énergique, parlé jadis par les Celtes, est encore usitée non seulement dans les campagnes, mais dans les faubourgs des principales villes. Beaucoup de paysans n'entendent que le breton, mais grâce au service militaire et à l'instruction obligatoire, le nombre de ceux qui comprennent le français augmente tous les jours.

C'est une race vaillante et modeste, profondément attachée à ses foyers, à ce point que les habitants du

Léon, des Montagnes et de la Cornouaille ne sont pas encore plus mêlés et plus fondus entre eux qu'il y a quatre siècles, au temps de la duchesse Anne. Plus d'une coutume patriarcale, comme les *Pardons,* les chants des fiançailles, les noces célébrées sur la lande, au son du *biniou* et de la bombarde, rappellent le lien ethnique qui les unit aux Gallois et aux Gaëls de la Haute-Écosse. Rien de pittoresque comme ces assemblées paroissiales où les costumes immuables de chaque canton et de chaque clocher apportent tous une note si variée.

La population maritime surtout est estimée pour ses qualités d'endurance et de ténacité dans notre armée navale à qui elle fournit l'élite de son effectif.

L'héroïsme et l'amour de la mer, tels sont du reste les traits distinctifs du peuple bas-breton. Aussi dans une étude sur les personnages célèbres du Finistère, *Soldats et Marins* tiendront-ils la plus large place.

II. — AGRONOMES

C'est par les agriculteurs que nous commençons notre revue des hommes utiles ou illustres qu'a produits le Finistère. Nous en citerons deux qui ont porté dignement un nom célèbre dans les fastes de notre marine.

Louis du Couëdic (1778-1828).

M. Pierre-Louis du Couëdic, fils d'un grand-maître des eaux et forêts de Bretagne, était un savant doux et modeste, à qui l'on doit la découverte d'une méthode d'apiculture qui assure une récolte annuelle, sans au-

cun dommage ni danger pour les peuplades d'abeilles comme dans les autres procédés.

Après vingt ans d'études, il imagina sa ruche pyramidale dont il a fait lui-même la description à l'Institut le 24 janvier 1814.

« On reçoit, dit-il, l'essaim dans un panier ordinaire ;
« et lorsque la jeune peuplade a rempli son panier de
« gâteaux, au même printemps, on passe une caisse
« vide sous ce panier. Alors une partie des abeilles
« ouvrières descend dans cette caisse et continue de
« bâtir des gâteaux dont bientôt les alvéoles sont rem-
« plies de la ponte de la reine, pendant que l'autre
« partie des ouvrières est occupée à remplir le panier
« supérieur des provisions nécessaires pour passer l'au-
« tomne et l'hiver.

« Au retour du printemps, on passe une seconde
« caisse sous la précédente, qui reste surmontée du
« panier dans lequel on avait reçu l'essaim.

« Cela fait trois étages pour la même peuplade, dont
« le nombre d'abeilles augmente en proportion de l'é-
« tendue de leur habitation.

« L'automne arrive, et alors le panier supérieur est
« disponible. Il est plein de cire et de miel, sans in-
« sectes ni couvain, et renferme communément de 45
« à 50 livres de produits ».

Après avoir ainsi amélioré une branche précieuse de notre économie rurale, M. du Couëdic présenta à l'Institut le plan d'un canal de Bayonne à Brest. Une partie de son idée a été exécutée par la génération suivante : Nantes est reliée aujourd'hui à la rade de Brest par un canal. C'est la moitié du vœu de cet agronome, exécutée en un demi-siècle. Le progrès n'est souvent pas plus rapide.

Du Couëdic de Kergoaler (1812-1878).

L'école spéciale d'agriculture d'irrigation du Lézardeau, près de Quimperlé, est due à un parent du précédent, M. Louis-Marie-Corentin du Couëdic de Kergoaler, qui, en homme de cœur et d'intelligence, osa donner un grand exemple en réalisant avec persévérance et contrairement aux idées du pays, d'utiles innovations.

Lorsqu'il s'établit, en 1845, à son château du Lézardeau, situé à un kilomètre de Quimperlé, sa propriété de deux cents hectares environ rapportait à peine 4,000 francs par an; autrement dit il y en avait plus sous landes qu'en culture.

Dix ans plus tard, deux cents personnes trouvaient dans la culture de cette propriété une aisance relative, c'est-à-dire une nourriture et des vêtements convenables, dans des logements sains et bien aérés.

Comment cette métamorphose s'accomplit-elle?

Il y avait sur le Lézardeau quelques fontaines, quelques ruisseaux sans importance, M. du Couëdic en fit des réservoirs où il accumula ces eaux bienfaisantes que, par une canalisation bien entendue, il sut, au moment opportun, faire remonter aux flancs de coteaux jadis livrés aux bruyères et aux ajoncs.

M. Louis du Couëdic, que ses concitoyens reconnaissants d'une telle sollicitude envoyèrent souvent comme député dans nos Assemblées, est mort en 1878, mais ses efforts n'ont pas été inutiles. Une école pratique d'agriculture, dirigée par l'État, a été fondée au Lézardeau, suivant ses volontés testamentaires.

III. — SOLDATS ET MARINS

Le Primauguet (1478-1513).

Les chroniqueurs ont altéré sous cette forme le nom d'un des plus vaillants hommes de mer de la Bretagne : Hervé de Portzmoguer, qui naquit à Plou-ar-zel, dans le Bas-Léon, vers le milieu du xve siècle et qui se signala au combat naval livré par les Anglais à la flotte de la reine Anne de Bretagne, au sortir de Brest, le 10 août 1513.

Hervé, qui commandait l'un des plus beaux navires de la flotte franco-bretonne, *Marie-la-Cordelière*, attaqua avec furie le vaisseau anglais la *Régente*, commandé par Thomas Knévet. Les deux ennemis se jetèrent l'un sur l'autre à l'abordage, mais le feu ayant pris à bord du navire français, ils ne purent se séparer et tous deux, avec leurs équipages, périrent dans les flammes, en vue de la pointe Saint-Mathieu.

Depuis cette époque, plus d'un navire de notre flotte a porté le nom de *Primauguet*.

Le chevalier Du Couëdic (1739-1780).

Dans la superbe apostrophe au « Vaisseau de Paris », que Coppée a placée à la fin de *Fais ce que dois*, l'acteur Dumaine faisait éprouver aux spectateurs le frisson du sublime, lorsqu'il disait :

..... Si c'est bien l'heure sombre
D'amener pavillon ou de couler à pic,
Souviens-toi de Jean-Bart et de Du Couëdic.

Le nom de Du Couëdic est resté, en effet, célèbre grâce au glorieux et sanglant combat qu'en qualité de commandant de la *Surveillante*, il livra à la frégate anglaise *Québec*, le 6 octobre 1779, pendant la guerre d'Amérique.

Les deux frégates, de force égale, se rencontrèrent au large de l'île d'Ouessant, vers dix heures du matin, et se combattirent toute la journée. Vers quatre heures de l'après-midi, au moment où les grappins de la *Surveillante* étaient lancés sur les haubans ennemis et lorsque Du Couëdic, quoique blessé de trois balles, allait donner le signal de l'abordage, un violent incendie se déclara à bord du *Québec*.

Bientôt la frégate anglaise sauta, non sans endommager la *Surveillante*, qui recueillit, à titre de naufragés, une cinquantaine d'hommes de l'équipage ennemi.

Les survivants de la *Surveillante* recueillirent la récompense de leur bravoure, mais Du Couëdic ne survécut guère à sa gloire. Ses blessures ne guérirent pas et il mourut trois mois après. Né à Quimperlé en 1739, il était entré au service en 1756.

Il fut inhumé dans l'église Saint-Louis de Brest. Son tombeau, mutilé sous la Révolution, a été pieusement restauré par les soins d'une administration intelligente.

Les Kersaint (1707-1759).

Guy-François de Coëtnempren, comte de Kersaint, appartenait à une famille de chevaliers, dont un membre, Raoul, avait figuré à la croisade de 1248, et qui a son nom inscrit au musée de Versailles.

Né au manoir de Kersaint, près de Morlaix, il entra dans la flotte dès l'âge de quinze ans, comme garde de

la marine, prit part aux expéditions de Saint-Domingue, de la Louisiane, au bombardement des ports Barbaresques et fut nommé lieutenant de vaisseau en 1741. Créé chevalier de Saint-Louis, en 1742, il chassa avec la *Vénus*, à la hauteur de l'île de Batz, des corsaires de Guernesey, qui infestaient les côtes de Bretagne.



En 1747, après une série de glorieux exploits, Kersaint fut nommé capitaine de vaisseau et, en 1756, il fut appelé au commandement d'une escadre. L'*Intrépide*, qu'il montait, ayant avec lui son jeune fils, fut attaqué, le 21 octobre 1757, près des Caïques, par trois vaisseaux anglais; pendant plusieurs heures il se battit avec la plus grande valeur et quoique atteint de neuf blessures, il contraignit les Anglais à la retraite.

Le 21 octobre 1759, à la désastreuse bataille navale de Quiberon, que l'opinion publique flétrit du nom de « bataille de M. de Conflans », Kersaint commandait le *Thésée* de 74 canons. L'amiral Hawke, après avoir coupé la ligne française, se dirigeait sur notre vaisseau amiral, le *Soleil-Royal*. Kersaint, manœuvrant pour empêcher Hawke de joindre son chef, reçut sa bordée et lui riposta de la sienne. Mais les sabords de sa batterie basse étant restés ouverts, le *Thésée*, dans un virement de bord, fut englouti avec son commandant et les six cents hommes de son équipage, à l'exception de vingt-deux qui purent se sauver à la nage à la côte du Croisic.

Au bout de trente-huit ans de service, Kersaint laissait une veuve avec sept enfants, dont quatre garçons, et une fortune très médiocre. Le roi accorda à sa veuve une pension de 2,000 livres.

L'aîné de ses fils, Amand-Guy-Simon de Coëtnempren (1742-1793), comte de Kersaint, n'avait que quinze ans quand il reçut le baptême du feu et du sang en combattant, comme garde de la marine, aux côtés de son père, sur le pont de l'*Intrépide*, le 21 octobre 1757.

Il était né à Paris, au cours d'un voyage de ses parents. En 1759, pendant que son père succombait dans le funeste combat du 21 novembre, il naviguait comme enseigne dans la mer des Antilles.

Pourvu plus tard du commandement de la *Favorite*, il soutint, en 1776, un combat à la suite duquel il fut nommé chevalier de Saint-Louis. En 1778, chargé du commandement de la frégate de 32, l'*Iphigénie*, et attaché à l'armée navale du comte d'Orvilliers, qui roisait dans la Manche, il avait reçu l'ordre de chasser

en avant de la flotte. Il joignit, le 10 juillet, à la hauteur d'Ouessant, la frégate anglaise la *Lively* et s'en empara.

L'année suivante, il fit partie d'une expédition chargée de reprendre aux Anglais les colonies de la Guyane hollandaise. Il contribua ainsi à la prise de Demerari, dont il fut gouverneur jusqu'en 1784.

De retour à Versailles, il fut nommé capitaine de vaisseau après trente ans de brillants services, qui lui donnèrent la réputation d'un des officiers les plus capables de son temps.

Renonçant à la carrière active du marin, lors de l'Assemblée des Notables, en 1787, il se jeta dans la politique et publia, dès 1788, un opuscule d'une grande hardiesse : *Le Bon Sens*, qui mit son nom en vue.

Il fut souvent consulté par le Comité maritime de l'Assemblée constituante auquel il présenta, sous le nom d'*Institutions navales*, un projet de reconstitution de la marine.

Élu membre de l'Administration de Paris, puis député suppléant à l'Assemblée législative, il ne siégea qu'en 1792, et suivit la fortune des Girondins, dont il partagea le sort.

Il fut envoyé en mission à l'armée des Ardennes, fut élu à la Convention nationale par le département de Seine-et-Oise et, le 1er janvier 1793, fit décréter la formation d'un Comité de défense générale, qui devint le Comité de Salut public.

Dans le procès du roi, il vota la détention jusqu'à la paix, puis l'appel au peuple et le sursis.

Quand il fut convaincu qu'un crime inutile serait commis, le 18 janvier au soir, au moment où allait commencer le dépouillement du scrutin sur l'applica-

tion de la peine, il se sépara avec éclat de ses amis politiques et remit sa démission de député, accompagnée d'une lettre véhémente au président de la Convention.

Pressé, au lendemain de la chute des Girondins, le 31 mai, de chercher un asile hors de France, il s'y refusa. Oublié pendant quatre mois, il se croyait sauvé, lorsqu'il fut arrêté, le 2 octobre 1793, dans sa retraite de Ville-d'Avray et enfermé à l'Abbaye où sa fermeté ne se démentit pas. Traduit, le 4 décembre, devant le Tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort comme « convaincu d'avoir sciemment et méchamment « ment avili la représentation nationale... »

Comte de Kersaint (1749-1822).

Guy-Pierre de Coëtnempren, comte de Kersaint, marin français, était le frère du conventionnel. Né à Brest, en 1747, il entra au service de la marine en 1764. Après plusieurs campagnes aux Antilles et dans l'Inde, il fit la guerre d'Amérique, fut nommé chevalier de Saint-Louis et capitaine de vaisseau, le 1er mai 1786. L'année suivante, il commandait la frégate la *Dryade* et était chargé d'une mission politique et scientifique en Cochinchine.

Il émigra en 1790, servit dans l'armée des princes et rentra en France en 1803. Il fut réintégré dans la marine avec le grade de capitaine de vaisseau de 2e classe et nommé chevalier, puis officier de la Légion d'honneur en 1804.

Lorsque Napoléon eut décidé la création du port d'Anvers, le ministre Decrès, ancien ami de Kersaint, le désigna à l'empereur comme un bon administrateur capable, en raison des explorations qu'il avait faites de

certains fleuves de l'Inde, de diriger les travaux de l'Escaut, dont le lit, croyait-on, avait beaucoup d'analogie avec celui de l'un de ces fleuves.

Ces motifs firent nommer Kersaint chef des mouvements militaires du port d'Anvers, en 1806. Promu capitaine de vaisseau de 1re classe et commandeur de la Légion d'honneur, le 1er janvier 1812, il fut nommé préfet maritime d'Anvers, le 9 mars suivant.

Lors de la première Restauration, il reçut le grade de contre-amiral et devint, en 1815, préfet de la Meurthe. Il prit sa retraite l'année suivante et mourut à Suresnes, le 24 août 1822.

Kerguelen (1734-1797).

Kerguelen est connu comme le parrain de l'*Ile de Kerguélen* dans les mers australes.

Il appartient à cette pléïade de navigateurs français qui pendant les quelques années de trêve que leur laissèrent les guerres maritimes du XVIIIe siècle, s'employèrent utilement à compléter la carte du globe.

Né à Quimper, le comte Joseph de Kerguelen-Trémarec était entré de très bonne heure dans la marine. Ayant fixé l'attention du Ministère par une suite de brillants services, il fut fait lieutenant de vaisseau le 1er mai 1763. A cette époque il s'occupait de la construction d'un nouveau genre de bâtiments qui, tirant très peu d'eau, quoique armés de 4 canons de 24, pouvaient marcher à la rame aussi bien qu'à la voile, et étaient propres aux diverses missions à remplir sur des côtes ou dans des rivières. Napoléon fit reconstituer ce type de navire, quand il créa la flottille de Boulogne.

En 1767, le gouvernement, voulant encourager et

protéger la pêche de la morue le long des côtes de l'Islande, fit armer une frégate pour croiser dans les parages que fréquentaient les armateurs français : Kerguelen en obtint le commandement.

L'année suivante on lui confia semblable mission. Dans l'intervalle, on l'avait envoyé en Angleterre faire une enquête sur les constructions navales.

Depuis longtemps Kerguelen avait formé le projet d'explorer la partie australe du globe, espérant découvrir quelques terres dans l'immense espace de mers qui environnent le pôle Sud, entre le cap Horn, la Nouvelle-Zélande et le cap de Bonne-Espérance. Il se rendit donc à Versailles pour soumettre au Ministre de la marine le plan d'une campagne de découvertes dans les mers antarctiques; mais ce projet ne put être accueilli par suite des craintes d'une rupture avec l'Angleterre.

L'année suivante, l'horizon politique s'étant éclairci, Kerguelen présenta de nouveau à l'abbé Terray ses plans d'exploration qui, cette fois, furent approuvés.

Il prit, en conséquence, le commandement d'un vaisseau et partit de Lorient le 1er mai 1771. Il arriva à l'Ile-de-France, le 20 août suivant. Après quelques mois donnés, soit à ses préparatifs, soit à une autre mission moins importante, il prit sa route vers le Sud et au bout de vingt jours de navigation, découvrit par 50° 5′ des îles devant lesquelles il resta une semaine et qu'il baptisa de son propre nom. Il est à remarquer que le capitaine Cook a respecté cette dénomination.

Kerguelen était de retour à Brest, le 26 juillet 1772. Présenté au roi, il reçut de lui, à Versailles, l'accueil le plus flatteur : Louis XV le décora de sa main chevalier de Saint-Louis et le fit capitaine de vaisseau.

Au mois de mai 1773, on lui donna le commandement d'une seconde expédition destinée à vérifier sa découverte : dans ce voyage il eut connaissance de plusieurs îles auxquelles il donna les noms de *Croy*, de la *Réunion* et de *Roland;* il en fit le relèvement, et il explora une étendue de côtes d'environ 80 lieues. Le 7 septembre 1774, il mouillait dans la rade de Brest.

Peu de temps après, un de ses anciens officiers, nommé Pagès, publia un libelle contre lui, l'accusant d'avoir abandonné une embarcation, pendant un sondage, avec tous les hommes qui la montaient. Ceux-ci n'auraient dû leur salut qu'à un hasard qui ramena sur les lieux où ils croisaient la corvette qui naviguait de conserve avec Kerguelen.

Il fut traduit devant un Conseil de guerre qui le déclara déchu de son grade et le condamna à la détention dans une prison de l'État, sans toutefois le priver de l'honneur de porter sa croix de Saint-Louis.

Pendant sa captivité au château de Saumur, Kerguelen s'occupa de divers écrits relatifs à la marine et qui sont insérés à la suite de la relation de ses deux voyages dans les mers australes.

Au bout de trois ans, il fut gracié; il prit bientôt le commandement d'un corsaire, et pendant la guerre d'Amérique, réussit, avec ses deux fils, à s'emparer d'un convoi de sept bâtiments anglais richement chargés.

En 1792, il devint l'auxiliaire de Monge, au ministère de la marine,

Bientôt promu au grade de contre-amiral, il fut nommé au commandement d'une division navale destinée à opérer dans l'Inde, mais cette expédition ne put avoir lieu.

Sa candidature au poste de ministre de la marine était fortement appuyée devant le Conseil des anciens, lorsqu'il mourut subitement, le 3 mars 1797.

Charles Cornic-Duchesne (1731-1809).

Ce héros presque inconnu fut le Jean-Bart du règne de Louis XV. Sa carrière militaire et civile lui mériterait le titre du *La Tour d'Auvergne de la marine.*

Né à Morlaix, d'une famille d'armateurs, originaire de l'île de Bréhat, ce nid de corsaires, Charles Cornic fut embarqué comme mousse dès l'âge de six ans. A dix-neuf ans, il commandait les corsaires de son père et faisait subir de grandes pertes au commerce anglais, dans la Manche.

Au début de la guerre de Sept ans, en 1758, le roi lui accorda le commandement de la frégate *Félicité*, en y joignant, non sans difficulté, le titre de lieutenant de frégate. Les officiers du *grand corps*, sortis de la noblesse et de l'École des gardes de pavillon, virent avec dépit cet intrus, cet *officier bleu*, devenir leur concurrent par un avancement dû non pas à la naissance, mais à de nombreuses actions d'éclat.

Cornic, escortant le *Robuste* qui se rendait à la Martinique, rencontra le corsaire anglais l'*Aigle*, de 28 canons ; il le prit, quoiqu'il fût supérieur en forces, après une demi-heure de combat. Le 24 juin 1759, il livra un combat de nuit, entre l'île d'Ouessant et l'île Molènes, à une escadre anglaise, composée du vaisseau l'*Alcide*, la frégate *Tamise* et la corvette le *Rumbler*. Tous ses officiers furent tués ou blessés, mais la victoire resta au pavillon de France.

Ce fait d'armes valut à Cornic le grade de lieutenant

de vaisseau. Il reçut l'ordre de pénétrer au Havre, alors bloqué par l'escadre de l'amiral anglais Rodney : il y entra aux acclamations des habitants accourus sur les remparts.

En 1760, Cornic qui commandait le vaisseau le *Prothée*, prit, après une heure de combat, le vaisseau l'*Ajax* de 64 canons; il rendit ainsi la liberté au marquis de Bussy, le compagnon d'armes du grand Dupleix dans la guerre des Indes, à douze officiers du *grand corps* et à vingt marins que ce vaisseau emmenait comme prisonniers de guerre. Dans la cabine du capitaine anglais, il trouva une cassette contenant pour cinq millions de diamants. Cornic en fit cadeau au roi et aux armateurs du *Prothée* qui avait été mis à la mer par une compagnie de négociants.

Jaloux et humiliés par tous ces succès, sept officiers du *grand corps* provoquèrent le jeune marin, lors de son arrivée à Brest. Il se battit successivement avec chacun d'eux et les blessa tous, sans recevoir une seule égratignure.

Cornic fut ensuite envoyé en mission à Lorient, puis à Bordeaux pour surveiller la construction de quatre vaisseaux de guerre. En 1761, Belle-Isle étant assiégée par l'amiral Keppel, il proposa au duc d'Aiguillon un projet de destruction de la flotte anglaise, au moyen de vingt-quatre brûlots qu'il eût commandés lui-même. Ce moyen fut repoussé comme trop terrible.

Il fut employé par le gouvernement, les années suivantes, à divers projets; en 1766 et 1767, il leva le plan des côtes bretonnes depuis Roscoff jusqu'à l'île de Bréhat. Il fit ensuite, à ses frais, sur les récifs de la baie de Morlaix, deux tours, quatre tourelles et plusieurs balises en fer. Il dressa une carte marine

complète de cette baie qu'il envoya au ministère, avec prière de la faire graver et de la vendre au profit des familles des naufragés. Le ministre, M. de Sartines, promit et ne fit rien, suivant l'usage. Peu après, Cornic se maria à Bordeaux. Il perdit sa femme après dix jours de mariage et, désespéré de l'injustice du sort, il se retira à trois lieues en amont de Bordeaux, à l'Ile-Saint-Georges, pour y mener une existence solitaire. Même dans cette vie effacée, il trouva moyen de rendre des services.

En 1770 eut lieu le fameux débordement de la Garonne. Dans ce désastre, Cornic ne pouvant trouver de matelots pour le suivre volontairement, força, le pistolet au poing, quatre des plus vigoureux à s'embarquer avec lui ; et faisant le tour de l'Ile-Saint-Georges, il parvint à sauver les habitants qui s'étaient réfugiés dans les arbres et sur les toits des maisons. Ce sauvetage dura trois jours et trois nuits. Il recueillit ainsi six cents personnes qu'il nourrit à ses frais pendant trente jours.

Le roi lui écrivit pour le féliciter de son courage, et la ville de Bordeaux lui envoya des lettres de bourgeoisie. En 1773, il fut fait chevalier de Saint-Louis, aux applaudissements des Bordelais.

Peu de temps après, la guerre se préparant de nouveau contre l'Angleterre, Cornic sollicita le grade de capitaine de vaisseau qui lui était si bien dû. Son ami d'Estaing le réclamait lui-même en Amérique. Peine inutile ! Les préjugés furent plus forts que ses services. — On l'écarta. Froissé jusqu'au fond du cœur, Cornic ne demanda plus rien, et se retira dans sa propriété. En 1783, enfin, après la fin de la guerre, le grade qu'il avait sollicité lui fut accordé avec une pension de

douze cents livres, mais c'était une justice trop tardive.

Lorsque vint la Révolution, Cornic en embrassa avec ardeur les principes et fut nommé colonel-général de l'artillerie de la garde nationale à Bordeaux, mais la Terreur le força à quitter cette ville. Il vint s'établir au bas de la rivière de Morlaix, où il fonda une *école de marins*, que fréquentaient les petits paysans de la région, à qui il enseignait aussi la construction et la charpente.

Cornic vieillit honoré et aimé de la population qui l'entourait; la reconnaissance publique fit donner son nom au passage de la baie qui se trouvait vis-à-vis de son habitation. Il mourut à Morlaix, le 12 septembre 1809, âgé de plus de soixante-dix-huit ans.

Non seulement le vaillant Cornic n'a pas sa statue, mais sa tombe, abandonnée et dégradée, est cachée dans un coin obscur du cimetière de Saint-Melaine à Morlaix. Cependant, héros de la mer et héros de la Garonne; combattant et sauveteur; ennemi implacable des Anglais et rédempteur des naufragés, ce ne sont pas les titres à la reconnaissance publique qui lui manquent.

La Tour d'Auvergne (1743-1800).

Il serait difficile de dire ce que l'on doit admirer le plus dans ce *héros breton*, de sa bravoure, de son désintéressement ou de sa science. Au fort de la Révolution, un représentant du peuple vantait son crédit à La Tour d'Auvergne, et lui offrait sa protection. — Puisque vous êtes si puissant, lui dit le modeste capitaine, demandez quelque chose pour moi à la République. — — Quoi, un régiment? — Non, une paire de souliers.

Théophile-Malo Corret de Kerbauffret de La Tour

d'Auvergne, premier grenadier des armées françaises, est né à Carhaix, le 23 décembre 1743. Il descendait d'une branche bâtarde de la famille de Bouillon. Son père, M. Corret, avait été autorisé par le duc de Bouillon à prendre le nom de La Tour d'Auvergne, illustré déjà tant de fois et principalement par Turenne.

Après avoir fait des études sérieuses aux collèges de Quimper et de La Flèche, il endossa l'uniforme de mousquetaire à vingt-quatre ans (1767), et quelques mois après il reçut son brevet d'officier.

En 1782, il était capitaine de grenadiers et assistait au siège de Port-Mahon, comme aide de camp du duc de Crillon. Il y donna la mesure de sa bravoure dans plus d'une circonstance. Ainsi, un officier espagnol étant tombé blessé au pied des remparts, et ayant été abandonné par ses soldats, La Tour d'Auvergne s'élança au milieu des balles, le chargea sur ses épaules et le rapporta au camp. Charles IV, roi d'Espagne, pour récompenser cette belle action, lui envoya, fort courtoisement, la croix de son ordre et le brevet d'une pension de deux mille écus. Le capitaine breton accepta la décoration, mais refusa obstinément la pension « ne « croyant pas, disait-il, qu'il fût convenable d'être le « pensionnaire d'un gouvernement étranger » (1783).

Ses études militaires ne l'empêchaient pas de faire également des recherches d'antiquité : le premier ouvrage qu'il publia fut un hommage à sa ville natale : *Précis sur la ville de Ker-Haës* (Carhaix) ; puis vinrent ses *Nouvelles recherches sur la langue, l'origine, et les antiquités des Bretons* (1792).

Agé d'environ cinquante ans, en 1793, La Tour d'Auvergne en comptait trente de service effectif. Il adopta les idées nouvelles et reprit immédiatement du service.

Envoyé à l'armée des Alpes, il prit part à l'affaire des Marches, et, à la tête de ses grenadiers, tourna les positions piémontaises, culbuta les troupes qui les défendaient, prit leur artillerie et prépara ainsi le gain de la bataille dont la conséquence fut la soumission ou plutôt l'adhésion de la Savoie.

Cité à l'ordre du jour pour cet acte de vigueur, il fut désigné pour prendre part, six mois après, à la rude campagne des Pyrénées. Le général Servan le chargea d'enlever le Val d'Aran, clé du bassin de la Garonne, et porte perpétuellement ouverte à l'Espagne sur nos départements du Midi. Il remplit heureusement cette tâche.

Il enleva de même sans artillerie le col et le fort de Maza, sauva le ralliement de l'armée au camp de la Sarre, le 23 mai 1793, et détermina la victoire au val Carlos, toujours comme simple capitaine.

Après l'affaire désastreuse de Castel-Pignon, il ramena la fortune de nos armes par la victoire dite du *camp de Louis XIV*. Il attaqua une maison crénelée, d'où partait un feu meurtrier, battant lui-même la porte à coups de tête, de poing et de pied, comme un autre Duguesclin. Les Espagnols, fusillés à travers leurs propres meurtrières, posèrent les armes (7 juin).

Nos régiments avaient horriblement souffert pendant cette rude campagne. Le général Servan forma, de toutes les compagnies de grenadiers décimées, une colonne de huit mille hommes dont il donna le commandement au capitaine breton. Cette colonne ne tarda pas à conquérir chez les Espagnols le nom de *colonne infernale*. Elle débuta par se présenter devant Saint-Sébastien, qui fut emporté en deux heures. La Tour d'Auvergne s'empara de même de plusieurs fonderies navarraises et fit prisonniers plus de sept mille Espagnols.

Dans la campagne de 1794, il contribua à la déroute de l'ennemi le 23 juin, lorsque celui-ci osa attaquer le camp de la Croix-aux-Bouquets. Les rapports officiels du temps disent que les grenadiers de La Tour d'Auvergne « firent merveille ». Le général Moncey put les appré-



cier de même aux victoires d'Arquinzün et d'Eratzu le 9 juillet; enfin, comme chef de brigade de l'infanterie légère, notre héros contribua puissamment à chasser l'ennemi de la vallée de Bastan, dont la conquête détermina l'Espagne à la paix.

Bien que dans le cours de cette campagne, héroïquement soutenue par les deux peuples belligérants, la

voix de La Tour d'Auvergne fut le plus souvent prépondérante au Conseil de guerre; il voulut toujours rester simple capitaine. Mais au feu, en tête de soldats inexpérimentés, et dont le patriotisme avait besoin d'être appuyé par l'exemple, il était surtout soldat. Dans les dangereux défilés pyrénéens, il marchait en tête de sa colonne, son chapeau et son manteau sur le bras gauche, point de mire des miquelets embusqués, sans cesse criblé de balles. Il ne fut jamais blessé : *il charme le feu*, disaient les grenadiers, avec la naïveté des superstitions militaires.

Une fois la paix conclue avec l'Espagne, il fut cantonné à Bayonne où il publia la première édition de ses *Origines gauloises*, ouvrage de science et d'érudition, où il défend la suzeraineté du celtique sur les autres langues mères de l'Europe.

Ayant obtenu un congé, La Tour d'Auvergne s'embarqua à Bordeaux pour les côtes de Bretagne, mais en route, le navire fut pris par les Anglais, à la hauteur de l'île de Ré et il fut emmené en captivité dans le pays de Galles.

Sorti de prison par voie d'échange, il apprit à son retour qu'il avait été rayé comme noble des cadres de l'armée. Sans se plaindre et sans réclamer, il se retira à Passy, chez son ami M. Paulian, et reprit ses études d'antiquité. Il préparait même déjà son *Dictionnaire polyglotte*, ouvrage géant, dans lequel il comparait 45 langues au celtique, lorsqu'il apprit que son ami Le Brigant, de Pontrieux, célèbre philologue, était sur le point de voir partir son dernier fils sans pouvoir le remplacer.

La Tour d'Auvergne ne balance pas un instant, il se présente aux lieu et place du jeune Le Brigant et rejoint

l'armée des Alpes comme simple soldat. Il fit ainsi les campagnes de 1796-1797 sur le Rhin, et de 1799 contre les Russes en Suisse.

Il prit une part très active à la victoire de Zurich, et entra, comme d'habitude, un des premiers dans les rues étroites de la ville, où il sabra les soldats de Souvaroff.

Brumaire vint. Le premier Consul décerna au modeste soldat le titre de *premier grenadier de France* et un sabre d'honneur : « Le gouvernement, répondit « La Tour d'Auvergne, croit que je vaux encore un « coup de fusil; il m'a jeté le gant : en bon Breton, je « l'ai relevé. Ce sabre d'honneur, je le montrerai de « près à l'ennemi. A cinquante-sept ans, la mort la « plus honorable est celle d'un soldat sur le champ « de bataille et j'espère l'obtenir. »

C'était un pressentiment. Le 27 juin 1800 (8 messidor an VIII), l'avant-garde de Moreau rencontra l'ennemi sur le Lech, à Ober-Hausen, près Neubourg (Bavière), et se lança en avant avec un élan meurtrier. La Tour d'Auvergne, à la tête des grenadiers de la 46e demi-brigade, attaquait le porte-étendard d'un détachement de hulans, lorsqu'un autre cavalier ennemi le frappa mortellement d'un coup de lance au cœur.

Cette mort occasionna un deuil universel dans l'armée. Les ordres du jour des généraux s'associèrent à ce grand deuil. Il fut décidé que le cœur du héros, placé dans une urne d'argent, serait porté à la tête de sa brigade par le plus vieux grenadier; que sa place vacante serait conservée sur les contrôles, et que chaque jour, à l'appel de son nom, il serait simplement répondu par le porte-drapeau : *mort au champ d'honneur!*

Cette tradition s'observa jusqu'en 1814. L'armée éleva

à sa mémoire un monument sur les hauteurs d'Ober-Hausen. Ce monument, consacré aux vertus et au courage, fut placé sous la protection des braves de tous les pays.

Le 27 juin 1841, la statue du *premier grenadier de France*, due au sculpteur Marochetti, fut inaugurée sur la jolie place antérieure de Cahraix, en face des plus merveilleux sites de ces montagnes que La Tour d'Auvergne portait si avant dans son cœur. Un vieux soldat de La Tour d'Auvergne, nommé Bonnard, blessé à ses côtés à Ober-Hausen, et qui l'avait reçu mourant dans ses bras, était accouru du fond des montagnes d'Arrée, et son émotion ajoutait à l'intérêt officiel de la fête.

Un de ses bustes figurait aux Tuileries, dans la salle des Maréchaux. Un autre est au musée de Versailles.

Comme soldat, citoyen, érudit, La Tour d'Auvergne a laissé dans la mémoire de la France une trace qui, heureusement, ne s'est jamais affaiblie. C'est un de ses HOMMES-EXEMPLES que les générations ont besoin d'avoir sans cesse sous les yeux, et dont on ne parlera jamais assez.

Aussi, le gouvernement a-t-il ordonné la translation de ses restes au Panthéon, en juillet 1889, en même temps que celles du grand Carnot qui, comme ministre de la guerre, contresigna le brevet du *premier grenadier de France.*

Moreau (1763-1813).

Celui que l'on a appelé le *vainqueur de Hohenliden*, fut une haute intelligence, malheureusement accompagnée d'un caractère trop faible. C'est à ce caractère

qu'il convient d'imputer et les défaillances qui vinrent interrompre la plus noble carrière, et cette fin honteuse au combat de Tedlitz, la plus misérable qu'on puisse imaginer pour un général français.

Jean-Victor Moreau était né à Morlaix. Son père, avocat de mérite, le destinait au barreau ; il lui fit faire de rapides études au collège de Saint-Pol-de-Léon et l'envoya ensuite faire son droit à Rennes.

Son audace et la supériorité de son intelligence le firent distinguer de ses condisciples qui le nommèrent prévôt de l'école de droit. A ce titre, il se trouva mêlé aux troubles des Parlements qui résistaient alors aux caprices de la Cour et aux prétentions du ministre, le cardinal de Brienne. Il arrêta, les 26 et 27 janvier 1789, une émeute qui menaçait la tranquillité publique. Les autorités traitèrent d'égal à égal avec celui que l'on surnommait le *général du Parlement.*

Plus tard, le gouvernement ayant suivi une impulsion libérale à laquelle les Parlements tentaient de résister, Moreau changea de conduite et se déclara contre eux.

Lorsque la nouvelle de la Révolution du 10 août 1792 arriva à l'armée, Moreau était commandant des volontaires du Morbihan ; il adhéra à la chute du trône, puis à la proclamation de la République. Mais la chute de la Gironde et les excès de 93 le mécontentèrent.

Pichegru, sous les ordres duquel il servait, le prit en affection et le fit avancer rapidement. A la fin de 1793, il était nommé général de brigade ; le 14 avril suivant, général de division. Dix-huit jours après, il commençait cette rapide campagne de Flandre, où il montra quelque chose de plus grand que du génie, à savoir un attachement sans bornes à la patrie. En effet,

pendant qu'il conquérait à la France sa limite naturelle, la Terreur envoyait à l'échafaud son père, Joseph Moreau, vieillard aimé de ses concitoyens, mais que des rapports purement pécuniaires avec des familles émigrées avaient mis au rang des suspects. Le cœur du fils saigna; mais sa foi patriotique n'en fut pas obscurcie.

Détaché avec un corps spécial, Moreau passa la Lys le 25 avril et prit successivement Menin, Ypres, Braga, Ostende, Neuport, l'île de Cadzant et le fort de l'Écluse. Il fit, avec Pichegru, la conquête de la Hollande et conçut un plan général de défense du pays conquis qui fut adopté.

Nommé au commandement en chef de l'armée du Rhin et de la Moselle, il commença la fameuse campagne de 1796, et força le camp du général Wurmser. Il franchit le Rhin avec son armée, mit en fuite les troupes prussiennes, qui étaient à Kehl, attaqua l'armée autrichienne, commandée par l'archiduc Charles, à Rastadt, et la chassa jusqu'à Eslingen où il la battit complètement.

L'archiduc gagna la forte position de Pfortzheim, Moreau l'en délogea et se jeta au cœur de l'Allemagne. L'armée autrichienne, qui se reformait sans cesse, fut encore vaincue à Constadt, à Berg, à Eslingen; la ville de Constance fut prise d'assaut. Le 11 août, l'archiduc Charles attaqua l'armée française avec toutes ses forces. Le combat fut durement disputé, mais les Français restèrent maîtres du champ de bataille. Moreau, vainqueur, se porta en avant et culbuta le général autrichien Latour à Friedberg.

Là, apprenant la défaite de Jourdan, qui avait fait vers Ratisbonne une diversion parallèle à la sienne et qu'il avait l'intention de rejoindre, il fut forcé de son-

ger à la retraite; il l'effectua avec une habileté qui l'a placé au premier rang des généraux de cette époque si féconde en illustrations militaires. Depuis la retraite des *Dix mille*, rien de pareil n'avait été vu. Moreau revint, comme il était allé, de victoire en victoire.



En 1797, pour venger la prise de Kehl par l'archiduc et celle de la tête de pont, pendant l'hiver précédent, Moreau s'élança sur la Souabe. Il passa le Rhin, à Gambersheim, en plein jour, en présence de l'armée autrichienne, qu'il battit, et à laquelle il prit 4,000 hommes et vingt pièces de canon.

Non seulement, il reprit Kehl en quelques moments, mais passant la Renchen, il allait chercher la route de

Vienne par dessus la Bavière, quand la paix de Léoben sauva l'Empire.

Cependant, Moreau avait acquis les preuves de la trahison de son ancien chef Pichegru, et, par un sentiment compréhensible de reconnaissance, ne les avait pas d'abord communiquées au gouvernement. Lorsqu'il s'y décida, on lui fit des reproches sur sa lenteur à renseigner ses chefs : son amour-propre s'en offensa; il demanda et obtint sa retraite. Il alla demeurer à la campagne, près de son ami Kléber.

L'année 1799 apportant à la République des secousses plus terribles que celles dont elle avait triomphé depuis dix ans, Moreau accepta un poste secondaire à l'armée d'Italie, où il fut témoin des désastres occasionnés par l'impéritie de Schérer.

Enfin celui-ci, ne sachant plus ni commander ni combattre, remit à Moreau le soin de sauver l'armée; ce qu'il exécuta en se repliant sur le Piémont. Il battit douze mille Russes près de Ballignano, et passa la Bormida; mais Macdonald, commandant de l'armée de Naples, auquel il espérait se joindre, ayant été battu à la Trébia; il lui fallut se retirer dans les Apennins. Sur ces entrefaites, il fut nommé à l'armée du Rhin et Joubert vint le remplacer. Ce jeune général, sur le point de livrer une bataille, pria Moreau de rester encore auprès de lui. Effectivement, celui-ci paya de sa personne aux côtés de Joubert qui fut tué à la bataille de Novi. Moreau dirigea la retraite, et vaincu, mais non pas amoindri, revint à Paris.

Appelé ensuite à commander les armées du Danube et du Rhin, il passa ces fleuves et commença une série de victoires qui se terminèrent par la bataille décisive de Hohenlinden. Moreau n'était plus qu'à vingt-cinq

lieues de Vienne, quand les Autrichiens demandèrent la paix.

A son retour, Bonaparte le complimenta et lui fit présent d'une paire de pistolets en lui disant *qu'il regrettait de n'avoir pu, faute d'espace, y graver le nom de toutes ses victoires*. Peu après, Moreau se maria à une Créole, amie de Joséphine, Mlle Hulot, et ce fut la cause de tous ses malheurs.

Sa femme et sa nouvelle famille lui persuadèrent bientôt que le second rang, dans l'État, ne pouvait lui convenir; on l'aigrit contre Bonaparte. Enfin, on parvint à le compromettre dans une conspiration de Pichegru et de Georges Cadoudal; la conspiration fut découverte et Moreau arrêté.

Il a été établi que la procédure ne prouva rien de positif contre lui. Il paraît qu'il avait eu connaissance de la conspiration, mais sans vouloir y prendre un rôle actif. Il fut condamné à deux ans de prison et rayé de l'état-major général de l'armée; il obtint, par l'entremise de sa femme, la permission de passer aux États-Unis (1803).

Mais là les suggestions de l'ambition le suivirent; lors des désastres éprouvés par l'armée de Napoléon en Russie, il abandonna l'Amérique pour se rendre à Prague le 20 août 1813, où il conféra avec le tsar Alexandre et l'empereur d'Autriche sur les moyens de diriger une invasion contre la France.

Les opérations commencèrent bientôt; mais Moreau, qui avait le cœur ulcéré, eut peu de temps à lutter contre le remords. Huit jours après, dans une reconnaissance devant Dresde, tandis qu'il échangeait des observations avec l'empereur de Russie, un boulet français vint lui fracasser le genou de la jambe droite

et lui emporta le mollet de la jambe gauche; il fallut lui faire une double amputation à laquelle il succomba.

Sa mort fut accueillie par l'Europe coalisée comme un désastre, et par la France comme un *jugement de Dieu*. Les alliés lui firent de belles funérailles à Prague, et le tsar fit transporter son corps à l'église catholique de Saint-Pétersbourg.

C'est en vain que la Restauration décida que Rennes recevrait une statue et Morlaix un buste du glorieux défunt : les deux villes refusèrent énergiquement (1818-1820).

Le général d'Aboville (1730-1817).

Deux souvenirs des plus glorieux dans les fastes militaires du XVIIIe siècle se rattachent au nom du général François-Marie, comte d'Aboville : celui du siège de Yorktown et celui de la canonnade de Valmy. Dans les deux cas, il commandait l'artillerie à qui revint l'honneur principal du succès.

Né à Brest, il appartenait à une famille qui a fourni de nombreux défenseurs à l'État. L'année de sa naissance vit mourir son père, Bernardin d'Aboville, chevalier de Saint-Louis et commissaire provincial d'artillerie à Brest. A quatorze ans, d'Aboville entra dans l'artillerie en qualité de surnuméraire. A quinze ans, il assista à la bataille de Fontenoy, et, en 1747, à celle de Lanfeld; il était alors aide de camp de son oncle, Julien d'Aboville, général d'artillerie.

En 1759 et 1762, il fit le siège de Munster, sous les ordres du maréchal d'Armentières. Entré dans la place, il soutint à son tour deux sièges où il se fit remarquer.

La guerre d'Amérique ouvrit, en 1779, une nouvelle carrière à son courage et à ses talents. Il y commandait en chef l'artillerie du comte de Rochambeau, lorsqu'en 1781 la prise de Yorktown, où s'était retranché avec son armée le général anglais, lord Cornwallis, mit fin à la guerre. La supériorité avec laquelle furent dirigés les travaux de l'artillerie pendant le siège fut la véritable cause de la capitulation, ce qui fit dire à lord Cornwallis que c'était *au général d'Aboville qu'il avait rendu les armes.*

La prise de Yorktown valut à d'Aboville le grade de brigadier d'infanterie. Il obtint, en 1788, celui de maréchal de camp, et fit partie, en 1789, du Comité militaire assemblé à Paris.

Ce fut lui qui proposa devant ce Comité l'introduction en France de l'artillerie à cheval, qui devait, par la suite, exercer une si grande influence sur les victoires des armées françaises. Inutile d'insister sur le service que ce jour-là d'Aboville rendit à son pays. On lui dut aussi l'invention des roues à moyeu de métal, dites *roues à voussoir.*

En 1792, M. de Rochambeau, commandant de l'armée du Nord, demanda pour général d'artillerie d'Aboville. C'est ainsi qu'il peut revendiquer sa large part de gloire, à la journée de Valmy.

Lors de la défection de Dumouriez, il publia contre lui une proclamation violente, datée de Sarrelouis et insérée au *Moniteur*. Mais cela ne l'empêcha pas d'être incarcéré comme noble à Soissons, et de rester en prison jusqu'au 9 thermidor avec toute sa famille.

Il ne sortit de prison que pour être envoyé à l'armée où son expérience était jugée nécessaire pour la reprise des places fortes de Valenciennes, Condé, Landrecies

et Le Quesnoy, tombées au pouvoir des Autrichiens.

On rétablit enfin pour lui la place de premier inspecteur général de l'artillerie, restée sans titulaire depuis la mort de M. de Gribeauval, en 1789.

Il fit partie du Sénat en 1802 et fut nommé grand-officier de la Légion d'honneur. En 1804, Napoléon le chargea d'aller recevoir à Alexandrie le pape Pie VII et de l'accompagner jusqu'à Paris.

Malgré son grand âge, il fut encore nommé gouverneur de Brest en 1807, lorsque cette place fut déclarée en état de siège, et en 1809 il reçut le commandement d'une réserve destinée à secourir le port d'Anvers, menacé par les Anglais qui venaient de s'emparer des îles de la Zélande.

Le 4 juin 1814, Louis XVIII le nomma pair de France et commandeur de Saint-Louis. Revenu de l'île d'Elbe, Napoléon l'appela aussi dans la Chambre des pairs, mais ses infirmités l'empêchèrent d'y siéger.

Il y avait à peine trois mois qu'il avait été nommé grand-croix de Saint-Louis, lorsqu'il mourut le 1er novembre 1817. Il était doyen de la Chambre des pairs.

Amiral Leissègues (1758-1832).

Corentin-Urbain de Leissègues, né à Hanvic, était lieutenant de frégate en 1780 lorsqu'il se fit remarquer dans la Manche à bord de la *Magicienne* qui livra un combat heureux à une frégate anglaise beaucoup plus forte qu'elle. Mais c'est surtout dans l'escadre du bailli de Suffren, de 1781 à 1785, qu'il fit dans les Indes son éducation militaire. Il prit une part active aux six combats livrés à l'escadre de l'amiral Hughes, et fut grièvement blessé à celui qui eut lieu devant Provédien.

Nous le retrouvons capitaine de vaisseau en 1793, et

nommé, l'année suivante, au commandement d'une division composée des frégates la *Pâque* et la *Thétis*, du cotre le *Cerf-Volant*, et des flûtes la *Prévoyante* et le *Marsouin*, avec la mission de porter secours à nos garnisons des Antilles.

Parti de Rochefort à la fin d'avril 1794, Leissègues mouilla, le 3 juin, dans la baie de la Pointe-à-Pître, et la nuit même de son arrivée enleva le fort de Fleur-d'Épée aux Anglais. Il continua de lutter pendant six mois et demi avec 2,200 soldats, marins et hommes de couleur, contre 8,000 Anglais, commandés par lord Jewis (depuis lord Saint-Vincent), et fut assez heureux, après diverses péripéties héroïques, pour conserver la colonie de la Guadeloupe à la France.

Cet acte est la page la plus glorieuse de sa carrière. A son retour en France, il fut nommé au commandement des ports d'Anvers, Flessingue et Ostende et réussit à mettre dans un formidable état de défense l'île de Walcheren.

Après la rupture de la paix d'Amiens, Leissègues fut placé à la tête d'une division composée de cinq vaisseaux et de deux frégates qui partit de Brest, le 13 décembre 1805, à destination des Antilles.

Cette division, fortement éprouvée par un coup de vent, fut ensuite écrasée, au mois de février suivant, par des forces supérieures dans la baie de Saint-Domingue. Leissègues, ayant perdu tous ses officiers, et six cent soixante-quatorze hommes d'équipage, sur onze cents, préféra s'échouer à la côte, en compagnie du *Diomède*, plutôt que de se rendre.

Il pourvut à la défense de Venise en 1809, puis à celle de Corfou de 1811 à 1814. La Restauration le

nomma vice-amiral en 1816, et commandeur de l'ordre de Saint-Louis, grade qu'il occupait déjà dans la Légion d'honneur.

Il fut admis prématurément à la retraite en 1818.

Amiral Linois (1761-1848).

Cet autre enfant de Brest porte surtout dans l'histoire le titre glorieux de *vainqueur d'Algésiras*, la seule bataille navale de quelque importance qu'ait gagnée la marine du premier Empire.

Né à Brest, Charles-Alexandre-Léon, comte Durand de Linois n'avait que quinze ans lorsqu'il entra dans la marine comme volontaire. Après diverses campagnes en Europe et en Amérique, il fut promu lieutenant de vaisseau en 1791 et reçut le commandement de la frégate *Atalante* de 36 canons. Après un combat inégal, le 7 mai 1794, avec le vaisseau anglais *Swiftsure* de 74 canons, il fut blessé et contraint de se rendre.

Rentré en France, au bout de onze mois de captivité, il fut nommé capitaine de vaisseau et commandant du *Formidable*, vaisseau de 74, faisant partie de l'armée navale de Villaret-Joyeuse.

Promu contre-amiral le 25 janvier 1800, il remplit pendant environ vingt mois les fonctions de chef d'état-major de l'armée aux ordres de l'amiral Brueix, puis des contre-amiraux Delmotte et La Touche-Tréville. Mais c'est, comme nous l'avons dit, au combat d'Algésiras, le 7 juillet 1801, que Linois mit réellement le sceau à sa réputation. Pendant dix heures, sans d'autres forces que trois vaisseaux : le *Formidable*, le *Desaix* et l'*Indomptable*, et une frégate le *Muiron*, il soutint l'attaque de six vaisseaux anglais et une frégate, commandés par l'amiral Saumarez. L'escadre anglaise

dont tous les vaisseaux avaient essuyé de fortes avaries (trois d'entre eux avaient perdu leur mât de hune), et qui avait 1,500 hommes tués, finit par s'éloigner, abandonnant à Linois le vaisseau de 74, l'*Annibal*. Les Français comptaient seulement 180 tués et 300 blessés.

Linois, qui avait ainsi changé en triomphe une défaite presque certaine, reçut du premier consul un sabre d'honneur, qui lui fut officiellement décerné le 18 juillet 1801. On lui confia aussi le commandement des forces navales françaises dans les mers à l'est du cap de Bonne-Espérance.

En 1806, au cours d'une croisière entreprise avec le *Marengo* et la *Belle-Poule*, il eut, le 14 mars, à lutter contre sept vaisseaux anglais, deux frégates et une corvette, formant l'escadre de sir John Borlase Warren. Linois, qui avait été blessé à la jambe pendant le combat, fut conduit en Angleterre où il resta huit ans prisonnier sur parole.

Pendant sa captivité, Napoléon le nomma comte de l'Empire. Chargé du gouvernement de la Guadeloupe, au commencement de la Restauration, il ne put empêcher les Anglais de s'emparer de la colonie, lors de la reprise des hostilités, pendant les Cent-Jours.

A sa rentrée en France, il demanda à passer devant un Conseil de guerre et fut honorablement acquitté le 11 mars 1816. Une décision royale le mit à la retraite le 18 avril suivant, et en 1825, à l'occasion de son sacre, Charles X le nomma vice-amiral honoraire.

Louis-Philippe le fit grand-officier de la Légion d'honneur et ordonna que son nom serait gravé sur la partie ouest de l'Arc de Triomphe de l'Étoile. Le *vainqueur d'Algésiras* mourut à Versailles, le 3 décembre 1848.

Amiral Romain-Desfossés (1798-1844).

Né à Gouesnou, près de Brest et entré dans la marine en 1807, il était, en 1841, capitaine de vaisseau. Trois ans plus tard, il était commandant de la station navale de Bourbon et de Madagascar. Il bombarda Tamatave en 1845, pour châtier le gouvernement de la reine Ranavolo qui avait expulsé de l'île tous les étrangers.

Deux ans plus tard, il était promu contre-amiral et appelé au poste de major de la marine à Brest. Après la Révolution de février le département du Finistère l'envoya à la Constituante. Il fut ministre de la marine du 31 octobre 1849 au 9 janvier 1850, et reçut ensuite le commandement de la division navale du Levant. Depuis lors, il fut successivement vice-amiral (1853), sénateur (1855), président du conseil des travaux de la marine, commandant de l'escadre d'évolution de la Méditerranée et enfin amiral (1860).

Le général Le Flô (1804-1887).

Adolphe-Charles-Emmanuel Le Flô, né à Lesneven le 2 novembre 1804, sortit comme sous-lieutenant de l'École militaire de Saint-Cyr en 1825. Il n'était encore que lieutenant à la fin de 1831, lorsqu'il passa en Afrique. Capitaine à la prise de Constantine, il fut remarqué pour sa belle conduite et proposé pour le grade de chef de bataillon; mais il préféra la croix d'honneur. En franchissant la brèche, l'épée haute, à la tête de sa compagnie, il avait été blessé par l'explosion d'une mine.

Après l'enlèvement des gorges de Mouzaïa, le 12 mai 1840, le capitaine Le Flô fut cité par le maréchal Vallée comme s'étant distingué parmi les plus braves et fut promu chef de bataillon, le 25 juin. Il reçut le grade de

lieutenant-colonel après une campagne incessante de dix-huit mois avec les zouaves et celui de colonel en octobre 1844. C'est dans cette situation qu'il fut désigné pour être attaché à la personne du tsarewitch, — depuis Alexandre II, pendant le voyage que fit ce prince en Algérie.

Le colonel Le Flô se trouvait en Afrique, à la tête de son régiment, lorsque éclata la Révolution de 1848. Le ministre des affaires étrangères du gouvernement provisoire, Lamartine, se trouvait embarrassé pour le choix d'un ambassadeur auprès de la cour de Russie. Quelqu'un appela son attention sur le colonel Le Flô qui avait été pendant quelques jours le compagnon d'excursion du grand-duc héritier. Le colonel africain fut aussitôt promu général de brigade et nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à la Cour de Pétersbourg où il reçut un accueil distingué.

Élu représentant du Finistère à l'Assemblée constituante, dans les élections complémentaires du 17 septembre 1848, il ne participa aux travaux de l'Assemblée qu'à son retour de Russie en mars 1849, et prit place dans les rangs de la droite. Réélu le deuxième à l'Assemblée législative, il prit partie contre la politique napoléonienne, et fut, comme questeur de l'Assemblée, un des plus vifs adversaires des projets du Pouvoir exécutif.

Aussi, dès le matin du 2 Décembre 1851, le général Le Flô fut-il arrêté à l'hôtel même de la Présidence, puis compris dans le premier décret d'expulsion qui suivit le coup d'État, le 9 janvier 1852. Il se retira en Belgique puis à Jersey, et ne rentra en France qu'en 1859.

A la nouvelle des premières défaites dans la guerre contre la Prusse, il demanda vainement au gouverne-

ment impérial à reprendre du service. Après la Révolution du 4 Septembre, il fut nommé Ministre de la guerre par décret du gouvernement de la Défense nationale. Le 16 septembre, un second décret le réintégra dans l'armée avec le grade de général de division, à la date du 2 décembre 1851. Pendant le siège de Paris, il travailla activement à l'armement de la garde nationale et de l'armée, et fut, à plusieurs reprises, l'instigateur de projets énergiques restés infructueux.

Aux élections du 8 février 1871, le département du Finistère l'envoya à l'Assemblée nationale, le premier sur treize, par 62,154 voix. M. Thiers le choisit comme Ministre de la guerre. Après le second siège de Paris, il démissionna et fut remplacé par le général de Cissey.

Un décret du 1er juin l'appela à l'ambassade de Russie et il fut accueilli de la façon la plus cordiale à Saint-Pétersbourg par l'empereur Alexandre II. Le 1er avril 1874, il signa un traité de commerce et de navigation entre la France et la Russie. Absent de l'Assemblée nationale, par suite de ses fonctions, il refusa, lors de l'élection des sénateurs inamovibles, la candidature qui lui fut offerte par le centre gauche.

Les menaces de guerre qui émurent si profondément la France et l'Europe tout entière au printemps de 1875 s'étaient déjà produites avec une extrême vivacité dès le mois de janvier 1874, à la suite de certaines publications de nos évêques, et particulièrement d'un mandement de celui de Nîmes qui avait fort irrité le prince de Bismarck. Mais ce n'était là qu'un prétexte : la vraie raison pour nous chercher querelle, était l'inquiétude que causait à Berlin la merveilleuse rapidité avec laquelle nous procédions à la réorganisation de notre armée et à la reconstitution de notre matériel.

Le 15 février 1875, le général Le Flô était revenu de Saint-Pétersbourg à Versailles pour prendre part au vote des lois constitutionnelles, en qualité de membre de l'Assemblée nationale. Dans les premiers jours d'avril, à la veille de reprendre son poste, il fut reçu par le maréchal de Mac-Mahon, président de la République, et l'entretint nettement des projets belliqueux que l'on était généralement porté à attribuer à M. de Bismarck.

Le maréchal n'hésita pas à lui mettre sous les yeux une série de rapports confidentiels d'où résultait effectivement que l'on songeait, à Berlin, à entrer en campagne, soit immédiatement, soit à l'automne suivant. Revenu à Saint-Pétersbourg le 9 avril, le général s'employa de toute l'ardeur de son patriotisme à assurer à son pays l'appui du Tsar. On sait qu'il y réussit.

Alexandre II et le prince Gortschakoff firent un voyage à Berlin; le langage qu'ils y tinrent et les démarches faites par la Chancellerie russe auprès des cabinets de Londres, de Rome et de Vienne, obligèrent la Prusse à nous respecter.

On voit quel service le général Le Flô rendit à la France en utilisant, pour le plus grand bien de sa patrie, ses relations intimes avec le Tsar auprès duquel il resta accrédité jusqu'au 18 février 1879. A ce moment l'Empereur, en souvenir de leurs bonnes relations, le nomma chevalier de Saint-André.

Il se retira dans la vie privée, à son château de Nechoat, près de Morlaix, peu de jours après le remplacement du maréchal de Mac-Mahon. Mais au mois de mai 1887, après la vive émotion jetée dans toute l'Europe par l'affaire Schnæbelé, le général Le Flô jugea à propos de publier les incidents diplomatiques auxquels

il avait été mêlé en 1875, et cette publication, qui mit en émoi tout le monde politique, eut en France le meilleur effet sur l'opinion.

Le général mourut peu de temps après, le 15 novembre 1887. Son fils unique, commandant au 1er zouaves, l'avait déjà devancé dans la tombe en 1878. Il était grand-officier de la Légion d'honneur depuis 1871.

Depuis lors les admirateurs et amis de l'intrépide soldat et de l'heureux diplomate ont entrepris de lui élever à Lesneven, son pays natal, une statue que les patriotes salueront toujours avec respect.

IV. — ÉCRIVAINS

La Bretagne a de grands écrivains, mais ils ne sont pas du Finistère. Ce département peut citer toutefois quelques noms d'auteurs connus ou d'estimables érudits.

Guillaume le Breton (?-1228).

Historien et poète, Guillaume le Breton ou l'Armoricain *(Brito, Armoricus)* devint chapelain de Philippe-Auguste et suivit ce prince dans ses expéditions militaires.

Il était à la bataille de Bouvines et il nous apprend qu'il y chanta des psaumes et des cantiques pour animer les combattants. Nous avons de lui la *Philippide*, poème héroïque en neuf mille vers latins à la gloire de son prince et dont la facture a parfois du nombre et de l'harmonie.

Voici le jugement qu'a porté sur lui M. Guizot : « Il « fut supérieur à son époque et vraiment poète. Sa chro- « nique, sous le point de vue moral et littéraire, est

« d'une grande valeur... Deux faits importants en ressor-
« tent : la puissance du lien féodal complètement dé-
« montrée et la *naissance d'un sentiment national* dé-
« voilée par plusieurs passages... »

Fréron (1719-1776).

Le nom de Fréron n'est pas des plus recommandables. Il ne mérite pas, sans doute, toutes les railleries et toutes les injures que Voltaire lui a prodiguées dans l'*Écossaise* et ailleurs; mais avec de l'esprit et du savoir, c'est à peine s'il a réussi à ne pas être un malhonnête homme.

Né à Quimper en 1719, il professa quelque temps chez les Jésuites, mais dut quitter l'ordre pour s'être montré au spectacle.

Il se fit journaliste pour vivre et débuta, à 29 ans, dans la carrière littéraire sous les auspices peu honorables de l'abbé Desfontaines.

Il est à remarquer que Fréron, qui défendait les principes de la monarchie, vit plusieurs fois son journal, l'*Année littéraire*, arrêté par le gouvernement lui-même. Les philosophes, qui avaient eu l'esprit de faire adopter leurs idées aux grands seigneurs, finirent même par obtenir du garde des sceaux la suppression de l'*Année littéraire*. Fréron avait une attaque de goutte au moment où on lui annonça cette nouvelle : Sa goutte remonta et il mourut le 10 mars 1776.

Afin qu'aucune tache ne manquât à son nom, Fréron le critique eut pour fils Fréron le proconsul, qui remplit dans le Midi le même office sanguinaire que Carrier à Nantes, et qui nous a laissé des Mémoires écrits dans un français douteux que la postérité n'a pas tort de dédaigner.

Royon (1743-1792).

Thomas-Marie Royon, né à Quimper, embrassa l'état ecclésiastique et occupa pendant plus de vingt ans la chaire de philosophie du collège Louis-le-Grand, où il compta au nombre de ses élèves Robespierre et Camille Desmoulins. Son caractère bouillant et sévère le porta



naturellement vers la critique, et lui fit bientôt un nom redouté.

Après la mort de son beau-frère *Fréron*, il continua avec Geoffroy l'*Année littéraire* où il inséra des articles que faisait rechercher l'élégance du style unie à une dialectique nerveuse. De 1778 à 1783, il prit part, en outre, à la rédaction du *Journal de Monsieur*, écrit dans le même esprit.

Plus tard, vers 1790, il publia un journal quotidien, l'*Ami du Roi*, avec cette devise : *Pro Deo, pro rege, pro patria.* Cette publication lui attira beaucoup d'ennemis par les sarcasmes qu'il y lançait contre les chefs du parti populaire et la prétention un peu téméraire de son programme « d'endiguer le torrent révolutionnaire ».

Ces ressentiments firent explosion lors de la fuite du roi à Varennes. Dès le lendemain, le 22 juin 1791, la foule envahit l'imprimerie de l'*Ami du Roi* et brisa les presses du journal qui fut interrompu pendant quelques jours.

Après le retour du roi, Royon reparut sur la brèche, et continua de livrer à l'Assemblée législative des attaques qui parurent assez redoutables pour qu'elle se décidât à lancer contre lui un mandat d'arrêt, le 4 mai 1792. Obligé de se cacher, il demanda asile à un ami, chez lequel il mourut six semaines après.

L'Affichard (1698-1753).

Poète et comédien, Thomas L'Affichard, né à Pont-Floch, dans le diocèse de Saint-Pol-de-Léon est un de ces nombreux écrivains dramatiques dont les œuvres frivoles et spirituelles ont amusé le XVIIIe siècle. Il cueillit quelques lauriers dans cette carrière, mais ses négligences lui valurent l'épigramme suivante qui est restée célèbre :

Quand l'afficheur afficha L'Affichard,
L'afficheur afficha le poète sans art.

Ce trait qui a survécu à ses œuvres fut lancé contre lui à propos de la *Nymphe des Tuileries,* comédie en un acte.

Arrivé à Paris vers 1725, il fut d'abord souffleur, puis receveur à la Comédie-Italienne. Il travailla pour le Théâtre-Français, pour le Théâtre-Italien, pour l'Opéra-Comique et même pour les Marionnettes. Il composa aussi quelques romans couleur de rose, aujourd'hui bien démodés.

Le Laé (1745-1791).

Nous trouvons en Le Laé un Bas-Breton qui a appliqué dans sa langue la sage maxime rabelaisienne :

Mieux vault de ris que de larmes escrire.

Claude-Marie Le Laé était le fils d'une riche famille de cultivateurs de Gorreker-Koum, canton de Lannilis. Il fit ses humanités au collège de Saint-Pol-de-Léon, et après de bonnes études se distingua surtout par un goût prononcé pour la versification bretonne. Ce goût, auquel les petits travers de ses maîtres et les ridicules de ses camarades offrirent un premier aliment, se changea bientôt en une vocation authentique.

Il étudia le droit à Rennes et fut reçu avocat en 1765. De retour en Basse-Bretagne, il exerça cette profession jusqu'en 1789. L'ardeur avec laquelle il embrassa les idées nouvelles lui valut d'être nommé juge au tribunal de Landerneau. Sous la robe de l'avocat ou du juge, il ne cessa pas de versifier. On a de lui de nombreuses pièces.

Émile Souvestre (1806-1854).

Un romancier doublé d'un moraliste scrupuleux : il jouit dans le Finistère d'une légitime popularité par la fidélité avec laquelle il en a décrit les anciennes mœurs et coutumes. Fils d'un ingénieur des ponts et chaussées de Morlaix, il se prépara d'abord à l'École Poly-

technique et étudia les mathématiques plus par obéissance que par goût. Mais à la mort de son père il reprit sa liberté et devint étudiant en droit à Rennes.

Étant venu à Paris vers 1830, il sentit s'éveiller chez lui la vocation littéraire et se tourna vers le théâtre. C'était la naissance du romantisme, et aussi la grande vogue de la Grèce. Souvestre composa un drame en vers : *Le siège de Missolonghi*, long cri d'espoir et d'héroïsme que son compatriote Alexandre Duval fit recevoir à la Comédie-Française. Le jeune Breton avait compté sans la censure qui exigea des changements auxquels il préféra sacrifier la représentation de sa pièce.

Devenu, par la mort d'un frère aîné, soutien de famille, il retourna en Bretagne et prit la direction d'un journal de Brest : *Le Finistère*. Peu de temps après, des scrupules politiques lui firent abandonner la rédaction de cette feuille et il revint à Paris (1835) où ses premiers romans bretons ayant eu une certaine vogue le décidèrent à s'adonner tout à fait aux lettres. Il cultiva aussi le théâtre et, sans atteindre le premier rang, put s'y faire une place considérée.

En 1848, il fut nommé professeur de style à l'École d'Administration qu'avait fondée la République : il fit aussi des conférences du soir qui eurent un certain succès.

L'Académie française, qui avait couronné en 1851 son livre intitulé : *Un philosophe sous les toits*, décerna à sa veuve, le 24 août 1854, le prix Lambert, fondé pour honorer la mémoire de l'écrivain le plus utile.

Léocadie Penquer (1827-1878).

Mme Léocadie Penquer, née Hersent, et femme d'un médecin, ancien maire de Brest, est originaire du

château de Kérouartz, près de Pont-Labbé. Enfant et jeune fille, elle vécut dans un manoir solitaire de Cornouaille, aux bords de l'Océan ou sous les grands bois de la vieille Armorique. Ses premières impressions, autant que ses études substantielles, dirigées par la sollicitude paternelle, rendent raison de la nature de son talent poétique, fait de sentiment, d'imagination, de foi spiritualiste et d'harmonie.

Son ouvrage capital est Velléda, poème paru en 1868, où, retraçant la légende de la prêtresse gauloise, elle a déployé les ressources d'un beau talent descriptif dans une suite de tableaux captivants et variés.

Celle que l'enthousiasme de ses compatriotes a baptisée du nom de *muse bretonne* tient une place honorable à côté de Brizeux, ce barde contemporain, le doux chantre mystique et rêveur de la Bretagne.

V. — PRÉDICATEURS, THÉOLOGIENS, PHILOSOPHES, ÉRUDITS

Hervé Nédellec (—?-1323).

Ce savant théologien, général de l'ordre des Dominicains, disciple ardent de Saint Thomas d'Aquin, né à Morlaix et mort à Narbonne le 7 août 1323, était, dit-on, un homme d'une vertu rare et d'une prudence consommée.

En tout cas, ses commentateurs, tous panégyristes, ne tarissent pas sur lui : Merveille d'érudition, dit l'un ; prodige d'intelligence, répond l'autre.

Ce savant religieux n'écrivait pas cependant avec toute la correction désirable, mais son savoir le plaçait au premier rang des docteurs de son temps.

Hervé Bohic (1310-1390).

Né à la pointe Saint-Mathieu, Bohic professa le droit à Paris vers 1335. Il est cité comme autorité par Dumoulin dans son *Commentaire sur l'ancienne coutume de Paris*, et d'Argentré parle de lui en ces termes :

« Le premier des excellents jurisconsultes, fut Hervé « Boich, Breton, natif du pays de Léon, en l'an 1310, « qui acheva son Livre sur les DÉCRÉTALES, en l'an 1349.

« Ce fut l'homme le plus résolu et le plus frais de « textes que canoniste qui ait jamais été. Car, à la vérité, « ceux qui ont vécu depuis n'ont fait que des exten- « sions sur ses théorèmes... »

Michel Le Nobletz (1577-1654).

Celui que ses contemporains ont appelé *l'Apôtre de la Basse-Bretagne*, naquit au manoir de Kerodren, en Plouguernau. Son père, Hervé Le Nobletz, était l'un des quatre notaires de tout le pays de Léon.

Le jeune Le Nobletz commença ses humanités à Bordeaux et les acheva à Agen. Après avoir étudié à Paris la théologie et la langue hébraïque, il y reçut les ordres sous la direction du père Cotton, confesseur de Henri IV.

De retour en Bretagne, il entreprit des missions dans le diocèse de Léon et commença par les îles de Sein, d'Ouessant, de Molène et de Batz, dont les habitants vivaient avant lui dans une profonde ignorance.

A l'époque de ses prédications, les superstitions druidiques et divers vestiges d'idolâtrie subsistaient encore dans toute cette région. Les habitants de l'île de Sein

surtout, ces *démons de la mer*, s'adonnaient à la barbare coutume d'allumer des feux la nuit pour tromper les navigateurs, les attirer sur les récifs et recueillir leurs épaves.

A Michel le Nobletz revint la gloire d'évangéliser et de moraliser les habitants encore à demi sauvages de cette extrémité de la péninsule armoricaine.

Après une carrière aussi bien remplie, il mourut au Conquet à l'âge de 77 ans. Il fut enterré à Lockrist où on lui a élevé dans l'église un beau tombeau en marbre noir.

Hardouin (1646-1729).

Jean Hardouin, père jésuite, fils d'un imprimeur de Quimper, fut l'un des hommes les plus profonds et le plus singulier des savants qui aient paru dans l'érudition.

L'immensité de ses connaissances le précipita dans les plus absurdes chimères; à force de savoir, il embrouilla tout, et la connaissance de l'antiquité devint pour lui le principe des doutes les plus bizarres. Il prétendait presque que tous les écrits qu'on nous donne pour anciens ont été fabriqués dans le XIIIe siècle, par des moines qui se donnèrent le mot pour s'appeler, les uns, Homère, Platon, Aristote, Plutarque; les autres, Tertullien, Origène, Bazile, Augustin, etc.

Il n'exceptait de cette manufacture que les *OEuvres de* CICÉRON, et l'*Histoire naturelle* de PLINE; les *Satires et les Épîtres* d'HORACE; les *Géorgiques* de VIRGILE.

Bibliothécaire du collège de Clermont, puis plus tard bibliothécaire titulaire de la maison professe, Hardouin trouva moyen de composer 102 volumes dont 92 ont été imprimés.

Bougeant (1690-1743).

Historien et littérateur, Guillaume-Hyacinthe Bougeant, natif de Quimper, entra de bonne heure chez les jésuites et professa successivement les humanités et l'éloquence dans plusieurs de leurs collèges.

Un petit ouvrage qu'il publia en 1739 : *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, badinage tiré d'une fable indienne, le fit exiler par ses supérieurs à leur maison de La Flèche. Il s'y livra à des recherches qui ont rendu son nom recommandable. Son *Histoire des guerres et des négociations qui précédèrent le traité de Westphalie* (1727, 2 vol. in-12), et son *Histoire du traité de Westphalie* (1744, 3 vol. in-4°), sont de bons livres encore justement estimés.

Le P. André (1675-1764).

Enfant de Châteaulin, Yves-Marie André, père jésuite, doit sa réputation à son *Essai sur le beau* qui fut mis presque en naissant au nombre des ouvrages classiques.

L'imitation de la nature, voilà le grand point auquel il faut tendre. Le P. André développe ce principe avec un ordre, un discernement, une clarté qui ne laisse rien à désirer.

Aucun genre de littérature n'était étranger au Père André : il était bon prédicateur et tournait agréablement les vers. Il avait de plus toutes les qualités de caractère et de cœur qui rendent un homme aimable et estimable.

Dom Morice (1693-1750).

Dom Pierre-Hyacinthe Morice de Beaubois, bénédictin de Saint-Maur et érudit français, né à Quimperlé, ayant embrassé à vingt ans la vie religieuse, fut appelé

à Paris en 1731 pour travailler à la généalogie de la maison de Rohan. Il reçut du cardinal de Rohan une pension de 800 livres, et à la demande des États de Bretagne, il entreprit une nouvelle histoire de cette province.

Les ouvrages de dom Morice, fruit de savantes et laborieuses recherches, jouissent parmi le monde des érudits d'une légitime autorité.

Le Gonidec de Kerdaniel (1775-1838).

Né au Conquet, Le Gonidec était d'une famille noble de l'évêché de Tréguier, dont un représentant fut écuyer de Duguesclin en 1371 et qui portait pour armes : D'argent à trois bandes d'azur et pour devise : *Soul Doué!* (à la volonté de Dieu!) Son grand-père soutint à Fontenoy la réputation de bravoure héréditaire de la famille et mourut en 1767, doyen de la noblesse de Bretagne, brigadier des armées du roi et gouverneur de Brest.

Il venait d'achever ses études, au collège de Tréguier en octobre 1793, quand il fut jeté dans les prisons de Carhaix avec la famille de Kersauson jusqu'au mois de mars 1795. A sa sortie, Le Gonidec, qui était orphelin et sans fortune, trouva un asile au manoir de Kervéatoux, près de Saint-Renan, chez M. de Lesguern. C'est pendant son séjour à Kervéatoux qu'il commença ses études philologiques. Il fut servi à souhait dans ses projets par M. de Lesguern, qui avait fait de l'idiome breton une étude approfondie.

Cependant, il fallait se faire une situation. Il entra dans l'administration forestière et séjourna quelque temps en Bretagne.

En 1804, il se rendit à Paris, pour occuper dans le service des forêts un emploi que lui fit obtenir la protection du baron Sané, inspecteur-général du génie

maritime. En 1806, il fut chargé de reconnaître la situation forestière de la Prusse. Il séjourna à Hambourg en 1812 avec le titre de directeur-général des eaux et forêts d'Outre-Rhin. Après la chute de l'Empire, il termina sa carrière à Angoulême, où il prit sa retraite en 1834.

Les cendres de Le Gonidec ont été ramenées de Paris au Conquet, en 1845, sur l'initiative d'un comité dont faisaient partie Brizeux, Émile Souvestre, Audren de Kerdrel, etc. Le 12 octobre de la même année eut lieu l'inauguration d'un monument élevé sur la *dune* de la baie du Conquet, et composé d'un *menhir* ou *peulven* de forme druidique, gravé d'une croix du côté de l'est, et portant sur l'autre face ces vers de Brizeux :

Peûlvan, diskid d'ann holl hanô ar Gonidek
Den gwiziek ha den fur, reizer ar Brezonek.

Pierre, apprends à tous le nom de Le Gonidec, homme savant et homme sage, législateur de la langue bretonne.

Levot (1801-1878).

Historien érudit et consciencieux, Prosper-Jean Levot, à qui nous sommes redevables d'un précieux concours dans l'établissement de cette notice générale sur le Finistère, fut d'abord professeur libre à Brest, sa ville natale, jusqu'en 1831.

Nommé à cette époque conservateur de la Bibliothèque du port, il fut appelé à Paris pour dresser et publier le *Catalogue des bibliothèques du département de la marine*.

Le monument de la carrière de l'écrivain brestois est assurément sa BIOGRAPHIE BRETONNE, 2 vol. gr. in-8°, à deux colonnes, ouvrage contenant plus de cent neufs

notices sur « tous les Bretons qui se sont fait un nom ». Ce travail remarquable fut couronné par la Société académique de Nantes et valut à son auteur la croix de la Légion d'honneur en 1856.

VI. — SAVANTS

La science compte dans le Finistère quelques représentants estimables mais dont un seul, Laënnec, est arrivé à la renommée ou pour mieux dire à la gloire.

Choquet de Lindu (1713-1790).

Ingénieur en chef des fortifications et bâtiments civils de la marine, Antoine Choquet de Lindu, fils d'un écrivain de l'Amirauté de Brest, dirigea pendant plus d'un demi-siècle la construction des ouvrages qui ont fait de ce port le premier arsenal maritime de la France.

Depuis 1738, époque où il commença les quatre cales de construction de Bordenave et la chapelle de l'hôpital principal, chaque année vit s'élever des travaux d'une grande importance, dont les plus considérables sont le Bagne avec toutes ses dépendances, les quais, la Corderie haute, le Magasin général, les trois Formes de construction de Pontaniou, l'hôpital de Pontanézen, la tour du phare d'Ouessant, la digue de l'anse Kerhuon, etc...

Décoré de la croix de Saint-Louis et admis à la retraite en 1784, après cinquante ans de service, il ne

s'occupa plus que de ses fonctions de membre de l'Académie royale de la marine à laquelle il appartenait depuis sa fondation.

Rochon (1741-1817).

Ce physicien distingué est né à Brest. Quoique destiné, d'abord, à l'état ecclésiastique et pourvu d'un bénéfice, il ne fut jamais que clerc tonsuré. Il n'en est pas moins désigné, par la plupart de ses contemporains, du nom familier de l'abbé Rochon.

Nommé à vingt-quatre ans bibliothécaire de l'Académie royale de marine de Brest, correspondant de l'Académie des sciences, puis astronome de la marine, il fut désigné pour accompagner le général Breugnon dans son ambassade au Maroc et y faire des recherches scientifiques.

Chargé en 1768, de reconnaître les écueils de la mer des Indes et de déterminer la route la plus sûre pour se rendre aux îles de France et de Bourbon, il se distingua dans cette mission, en relevant astronomiquement la position des îles Séchelles, et ses observations météorologiques permirent au bailli de Suffren de prendre, l'année suivante, la route des Indes à *contre-mousson*, ce qui n'avait encore jamais été tenté.

Ayant reçu à la Corogne un lingot de platine, il fut le premier à apprécier les avantages de ce métal pour la construction des instruments d'optique.

Après un nouveau voyage à l'Ile-de-France, en compagnie de Kerguélen, il fut nommé conservateur du cabinet de physique du roi, installé au château de La Muette. C'est là qu'il entreprit ses belles recherches sur l'optique, et que dans des cristaux de quartz qu'il avait rapportés de Madagascar et fait tailler, il reconnut

la loi de la double réfraction, qu'il eut l'idée de faire servir à la mesure des angles. C'est ainsi qu'il inventa le *micromètre*, en cristal de roche, dont il se servit pour déterminer les diamètres de trois planètes supérieures.



Après diverses missions scientifiques en Bretagne, dans le Berry et dans le Nivernais, il fut nommé, en 1787, astronome-opticien de la marine.

En 1790, il fit partie de la commission des poids et mesures et des monnaies, créée par l'Assemblée constituante et il reçut à cette occasion une mission à Londres.

Lors de la création de l'Institut, Rochon fut un des premiers savants appelés, et il fut aussi chargé de l'é-

tablissement de l'Observatoire de Brest. Il revint à Paris en 1802, et s'occupa de recherches et de travaux scientifiques jusqu'à ses derniers jours, en 1817.

Sané (1740-1831).

Jacques-Noël, baron Sané, natif de Brest, entra de bonne heure dans les constructions navales. Appelé à Paris en 1765, il assista pendant dix mois aux leçons de physique de l'abbé Nollet et subit au mois d'août 1766, l'examen de sous-ingénieur. M. de Clugny, intendant de la marine, l'attacha au port de Brest, avec mission de suivre, sous l'inspection de Choquet de Lindu, les travaux des bâtiments civils et sous celle de M. Ollivier, ceux des constructions navales. Après avoir, pendant deux ans, coopéré aux uns et aux autres, il alla construire un môle et quatre gabarres à La Martinique et après son retour à Brest fut nommé ingénieur-constructeur en 1774. Dans cette position, le génie de Sané put librement prendre son essor.

Alors vivait, dans la force de l'âge et du talent, un officier de vaisseau, le chevalier de Borda, non moins supérieur dans les théories de la mécanique et de la géométrie que Sané dans l'art des constructions navales. Ces deux hommes, étrangers aux rivalités misérables qui divisèrent longtemps les principales armes de la marine, unirent leur expérience, leur savoir, et leurs talents pour faire faire un grand pas au plus difficile des arts militaires et produire des vaisseaux supérieurs à tous ceux que les modernes avaient construits jusqu'à cette époque. La supériorité fut surtout remarquable pour les vaisseaux de quatre-vingts canons et pour les vaisseaux à trois ponts.

La marine française a conservé dans ses archives la

trace du sentiment d'enthousiasme que fit naître la vue du vaisseau l'*Océan*, navire à trois ponts que le peuple admirait pour l'élégance de ses formes et que les marins applaudissaient surtout parce qu'il était le vaisseau le plus facile à manœuvrer et le meilleur voilier entre tous les navires du même rang qu'on eût construits en Europe.

Mais Sané ne se contenta pas de concevoir les plans et de diriger la construction des vaisseaux les plus parfaits, il généralisa cette supériorité dans toute notre armée navale. Grâce à ses efforts, la France, à la fin de la Révolution, composa des flottes dont les vaisseaux possédaient tous les genres de supériorité que l'art pouvait procurer : c'était l'uniformité appliquée à la perfection.

Directeur du port de Brest, en 1792, Sané vit ses pouvoirs confirmés par le commissaire de la Convention, Jean Bon-Saint-André. Le Directoire le nomma inspecteur des constructions de la marine depuis Saint-Malo jusqu'à Bayonne. Après le 18 brumaire, le premier consul étendit le cercle de ses attributions en lui donnant le titre d'inspecteur-général du génie maritime. et le proposa lui-même pour la section de mécanique de l'Institut où il fut admis.

Fait officier de la Légion d'honneur (1810) et baron (1811), il reçut les mêmes marques d'estime de la Restauration qui le fit chevalier de Saint-Michel et de Saint-Louis. Il fut mis à la retraite en 1817, après soixante ans de services. Mais en 1828, Charles X se souvint des services rendus à la marine par le baron Sané et le fit de sa main grand-officier de la Légion d'honneur en 1828.

Laënnec (1781-1826).

Si le titre de bienfaiteur de l'humanité a jamais convenu à un savant, c'est à coup sûr à Laënnec. Médecin patient et réfléchi, clinicien habile, il dota son époque d'une découverte, qui, tant que les maladies de poitrine décimeront l'humanité, rendra son nom immortel.

Fils d'une famille de notaires de Quimper, René-Théophile-Hyacinthe Laënnec, après de brillantes études médicales à Paris, fut appelé vers 1812 à collaborer au premier dictionnaire de médecine auquel il fournit une série d'articles qui rentraient dans la série de ses études de prédilection, et notamment des vues générales sur l'anatomie pathologique.

Ce fut trois ans plus tard, dans le mois de février 1815, qu'il communiqua à ses collègues de l'École de Médecine les premiers résultats obtenus par l'application de l'acoustique à la connaissance des affections de poitrine.

Dès ce moment s'ouvrit une ère nouvelle pour la médecine moderne à qui Laënnec fournit un guide sûr pour l'observation pathologique des organes contenus dans la cavité thoracique.

La percussion, inventée dès 1763, venait seulement d'acquérir, sous la main habile de Corvisart, le degré de précision qui lui manquait d'abord. Il fallait quelque chose de plus à Laënnec : ce quelque chose il le trouva dans l'application immédiate de l'oreille sur la poitrine du malade, et dès lors un monde nouveau se révéla à lui.

Pour perfectionner ses moyens d'exploration au milieu du chaos qu'il voulait débrouiller, il substitua bientôt à la simple application de l'oreille sur les parois thoraciques, l'emploi d'un cylindre intermédiaire.

Ce fut le 14 mai 1815 qu'il fit le premier essai du *stéthoscope*, après avoir, quinze jours avant, donné à l'École de médecine un mémoire sur l'auscultation.

Un rouleau de papier à lettres, fortement serré, fut dans le principe l'instrument dont il se servit : l'une des extrémités de ce rouleau était placée contre son



oreille; il appliquait l'autre sur le point de la poitrine, qu'il se proposait d'examiner.

Nommé en 1816 médecin à l'hôpital Beaujon, puis bientôt après à l'hôpital Necker, il marcha avec son opiniâtreté bretonne à la solution du problème qu'il s'était proposé. Il fit des maladies de poitrine son étude spéciale; il concentra tout son génie sur cet unique objet, et des résultats inespérés, immenses, devinrent

la noble récompense de ses efforts et de ses travaux.

Le *Traité d'auscultation médicale*, qu'il publia en 1819, et dans lequel il consigna ses intéressantes recherches, fit une sensation immense dans le monde médical, en France et à l'étranger.

Ici, la carrière scientifique de Laënnec touche à son terme mais sa gloire est consommée. Atteint lui-même de la phtisie pulmonaire pour l'étude de laquelle il avait armé ses confrères. Il alla mourir à Kerlouanec, à l'âge de quarante-cinq ans.

Son nom, avons-nous dit, aura la même durée que la médecine et l'humanité elles-mêmes. En 1868, à la suite d'une souscription publique des médecins de France et de l'étranger, une statue en bronze de Laënnec a été inaugurée sur la place de l'Hôtel-de-Ville de Quimper.

Guillaume Lejean (1818-1871).

Pauvre enfant de Plouégat-Guerrand, issu d'une modeste famille d'agriculteurs, Guillaume Lejean fit ses humanités au Collège ecclésiastique de Saint-Pol-de-Léon. Après les avoir terminées, il se refusa à embrasser la carrière sacerdotale, pour laquelle sa famille l'avait fait instruire, et collabora, pour vivre, aux publications estimables, quoique un peu obscures, qui paraissaient alors en Basse-Bretagne.

Un protecteur trop obligeant faillit étouffer en lui le futur voyageur en le faisant entrer comme secrétaire à la sous-préfecture de Morlaix.

Lejean, qui aimait passionnément les recherches historiques, profita de sa position pour s'enfoncer dans les archives de la ville et, à vingt-deux ans, il faisait paraître une histoire communale du Finistère.

En 1847, il renonça sans regret aux succès de province, aux palmes des Académies bretonnes et vint se fixer à Paris, où il s'adonna vaillamment aux travaux d'érudition et de science.

La géographie surtout l'attirait. Sa bonne étoile, quelques recommandations de savants distingués, un mémoire couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres lui valurent, en 1851, une mission de l'Institut en Orient.

Cette mission en Turquie décida tout à fait de son avenir. Géographe doublé d'un ethnologue, Lejean rapporta de son premier séjour en Orient une excellente monographie des populations de la Turquie, accompagnée d'une carte, et qui en dit plus sur la question d'Orient que bien des volumes. Pour lui, les Turcs sont en Turquie le moindre élément ethnographique. L'avenir de ce monde est aux Grecs, aux Bulgares, aux Monténégrins et aux Serbes.

De retour en France, il se reposa forcément pendant quelque temps, et collabora au *Magasin pittoresque* et à la *Revue contemporaine*. Enfin, grâce à l'appui d'un haut personnage, il se vit un jour à la tête d'une dizaine de mille francs qui lui permirent de donner suite à son projet de remonter le Nil jusqu'à ses sources.

En 1862, il repartait pour le bassin du Nil et pour le Soudan, et était bientôt chargé d'une mission diplomatique auprès du fameux Théodoros. Le superbe Négus le reçut officiellement, en grand apparat, entouré de ses lions, et l'envoyé français réussit d'abord à nouer de bons rapports avec le monarque abyssin. Mais des intrigues anglaises vinrent combattre son influence naissante et nos ennemis séculaires réussirent à le faire passer, aux yeux du Négus, pour un traître et

pour un espion. Il fut arrêté et chargé de chaînes.

Ce n'est qu'en 1864 qu'il fut rendu à la liberté et put regagner Massaouah. A son retour en France, Lejean publia le résultat de ses observations géographiques dans la *Revue des Deux-Mondes* et dans le *Tour du Monde*, et il savoura à ce moment, dans une certaine élite, les jouissances d'une légitime popularité.

Il n'était pas au bout de ses pérégrinations cependant, car dans cette même année, il repartait pour la Turquie d'Europe, passait en Asie Mineure, visitait Bagdad, le golfe Persique, et allait jusqu'à Bombay, poursuivant pendant quatre ans son excursion scientifique jusqu'au Cachemire et à l'Himalaya.

Tant d'efforts l'avaient épuisé. Il revint, après avoir rendu compte de ses travaux, mourir en Bretagne, en 1871, consumé par les fièvres qu'il avait contractées sous des climats meurtriers.

VII. — ARTISTES

L'apport du Finistère aux beaux-arts n'est pas très considérable. Il se borne à un sculpteur et à quelques peintres.

Michel Colombe (1430-1512).

Ce sculpteur renommé, qui fut officiellement « *tailleur d'images* des rois Charles VIII et Louis XII », était originaire, non pas de la Touraine, comme l'ont dit par erreur certains historiens, mais de la paroisse de Plougoulm *(Plebs Columbani)*, à l'ouest de la ville de Saint-Pol-de-Léon, et dédiée au célèbre Colomban, abbé de

Luxeuil, que l'on appelle en breton *coulm*, mot qui signifie colombe dans les quatre dialectes.

Il est probable qu'en quittant la Bretagne, Michel Coulm traduisit son nom en français. Michel Colombe passa une partie de sa jeunesse à faire ce que les compagnons appelaient leur tour de France. Ce fut alors, comme il le dit lui-même, qu'il eut « la cognoissance « de mestre Claux et mestre Anthomet, souverains « tailleurs d'ymaiges ».

Le premier de ces artistes était Claux de Vouzonne, neveu de Claux Sluter, sous lequel Vouzonne avait travaillé, en 1400, au tombeau de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, et au puits de Moïse à Dijon. On voit que notre Breton était à bonne école.

Il s'établit ensuite à Tours et y fit venir sa famille, dont la postérité existait encore dans cette ville au XVIIe siècle. Colombe avait pour compagnons ses neveux, Guillaume Régneault, *tailleur d'images* comme lui; Bastien François, maître maçon de l'église Saint-Martin de Tours, et François Colombe, enlumineur.

Anne de Bretagne qui, sur le trône de France, n'oublia jamais sa vieille province, ne trouva personne de plus digne que Colombe pour élever le magnifique tombeau destiné à son père, le dernier duc de Bretagne, François II, et à sa mère, Marguerite de Foix, véritable chef-d'œuvre dont s'enorgueillit la cathédrale de Nantes.

De toutes les œuvres de Michel Colombe, les seules qui ont échappé à la destruction sont le mausolée de Nantes et le tombeau du duc Philibert, second mari de Marguerite d'Autriche, pour l'église de Brou, près de Bourg en Bresse, commencé par lui en 1511 et terminé par ses neveux. Les moulages de ce monument se trouvent à l'École des Beaux-Arts de Paris.

Les deux Ozanne (1728-1811 — 1737-1813).

La famille Ozanne a eu le privilège de fournir une série d'artistes distingués. Au milieu du XVIIe siècle, un sculpteur de ce nom travaillait à un monument que l'on voit encore de nos jours dans le cimetière de Pleyben. C'est un calvaire dans le genre de celui de Plougastel-Daoulas et sur lequel de nombreuses statues représentent l'histoire de la Passion. Il porte la date de 1650 et, sous la table de la Cène, on lit l'inscription suivante :

Faict à Brest par V. iv. Ozanne, architecte.

Cet architecte était l'ancêtre de deux dessinateurs et peintres de marine que Brest, leur ville natale, n'a pas oubliés.

L'aîné, Nicolas-Pierre, montra un talent d'une grande précocité. A quatorze ans, il secondait déjà dans ses leçons son propre maître, M. Roblin, professeur de dessin à l'École des gardes de pavillon. Plus tard, il étudia à Paris sous la direction de François Boucher, peintre, et Ingram, graveur.

Il fut successivement employé au service de la marine à Brest, Toulon et Versailles. On a aussi de lui environ trois cents eaux-fortes.

Le nombre des élèves d'Ozanne fut considérable, puisque plusieurs générations d'officiers de marine étudièrent sous sa direction pendant plus de cinquante ans; mais il faut citer surtout sa sœur, Jeanne-Françoise Ozanne, qui grava, d'après lui, les planches des *Campagnes de Duguay-Trouin,* et son beau-frère Le Gouaz qui exécuta soixante planches des *Vues de Saint-*

Domingue, pour l'ouvrage de M. Moreau de Saint-Méry sur cette colonie.

Le frère du précédent, Pierre Ozanne, fut pendant vingt et un ans professeur de dessin des gardes de pavillon. Nommé plus tard sous-ingénieur constructeur de la marine, il fit deux campagnes en cette qualité en 1788, sous le comte d'Estaing et M. de Puységur.

A la Révolution, il fut envoyé à Toulon comme chef d'administration, et, en 1801, il reçut le brevet de capitaine de vaisseau.

Jobbé-Duval (1821-1889).

Il faisait partie de ce petit cénacle de peintres surnommés les néo-grecs, qui se sont distingués par leur goût pour tout ce qui est délicat, par une grâce un peu mièvre et enfin par l'absence de toute vigueur dans le coloris.

Né à Carhaix, Armand-Marie-Félix-Jobbé-Duval vint à Paris dès 1829 et fut élève de Paul Delaroche. Il fixa l'attention publique, au Salon de 1842, par son portrait de *Théophile Gautier*.

En dehors des Salons annuels, où il obtint une troisième médaille en 1850, un rappel de médaille en 1857, et la croix de la Légion d'honneur en 1861, l'artiste carhaisien a exécuté un grand nombre de *Portraits;* divers sujets pour l'église Saint-Séverin de Paris et deux médaillons : *l'Agriculture et le Commerce, l'Industrie et l'Art* pour le Tribunal de Commerce de la Seine. On lui doit aussi la décoration de la grande salle des fêtes de l'hôtel de ville de Lyon.

Au lendemain de la guerre, Jobbé-Duval redoubla d'ardeur dans sa production et se signala parmi cette phalange d'artistes qui travaillaient patriotiquement à

reconstituer, pour la France abattue, au moins le plus beau fleuron de sa couronne, celui de la suprématie dans les arts.

Adjoint au maire du XVe arrondissement de Paris, du 5 septembre 1870, au 26 mars 1871, Jobbé-Duval fut constamment élu conseiller municipal, depuis 1873, pour le quartier Necker ; il fut vice-président de cette Assemblée en 1881 et chargé d'une mission d'études sociales à l'Exposition ouvrière de Boston, 1883.

Yan Dargent (1824-1886).

C'est le peintre de la Bretagne, comme Brizeux en a été le poète. Cet artiste, né à Saint-Gervais, près de Landivisiau, a surtout représenté des Bretons dans ses tableaux, comme par piété filiale. Une certaine grâce naïve et une touchante poésie ne sont pas étrangères à ses compositions.

Yan Dargent a décoré mainte chapelle ou église de Bretagne ; il a surtout exécuté d'importantes peintures murales à la cathédrale de Quimper, à la suite desquelles il reçut la croix, le 12 janvier 1877.

Dans les vingt dernières années de sa vie, l'artiste breton ne se consacra pas exclusivement à la peinture, il s'adonna aussi à l'illustration et le fit avec talent.

C'était un tempérament artistique très net et très personnel qui a toujours donné une note consciencieuse et originale dans chacune de ses productions et que l'hommage durable de ses compatriotes dédommagera relativement du caractère modeste de sa vie.

Nous terminons cette revue biographique en citant un modeste *éducateur* à qui le Finistère est redevable des plus précieux services.

Tanguy-Lejeune (1759-1811).

Tanguy-Lejeune, maître d'école à Plabennec, fut l'initiateur de la vulgarisation du français en Basse-Bretagne. Le premier, il composa différents ouvrages propres à faciliter l'étude de la langue française à ses compatriotes. Ce sont : I. *Rudiment euz ar Finister ; Rudiment du Finistère, en breton et en français.* — II. *Protocole d'actes, ou Bibliothèque des enfants de la campagne, à l'usage des écoles primaires, contenant toutes sortes d'écrits très utiles et nécessaires aux personnes de toutes professions.* — III. *Alphabet breton et français pour les commerçants.*

Ces ouvrages, procédant d'une didactique raisonnée et d'une méthode graduelle et claire, ont servi de base à tous les travaux entrepris depuis pour l'enseignement rapide du français aux paysans du Finistère.

Et son œuvre éminemment utile est continuée par toute cette phalange dévouée d'instituteurs qui travaillent chaque jour à rendre plus intimes les liens qui unissent historiquement ce beau département au reste de la France.

Aux efforts quotidiens de ceux-ci nous ne devons pas marchander notre gratitude. Car après le défilé de l'élite du Finistère auquel nous venons d'assister, il nous est permis de conclure que ses qualités traditionnelles de bon sens, de dévouement et de courage font de cette population une des réserves morales de la patrie.

FIN

Paris. — E. Kapp, imprimeur, 83, rue du Bac.

